

ROMAN

À ce soir
de Laure Adler
Page D 7



DE VISU

Shirin Neshat
Page D 9



LE DEVOIR

LIVRES

CAHIER
D

Festival de poésie de
Trois-Rivières

Du mythe au poème

Le public francophone commence à peine à entendre la voix importante de Giuseppe Conte, reconnu en Italie comme l'un des poètes les plus doués de sa génération. L'homme, qui vit désormais entre Milan et Nice, était de passage à Trois-Rivières dans le cadre de la 17^e édition du Festival international de poésie. Portrait.

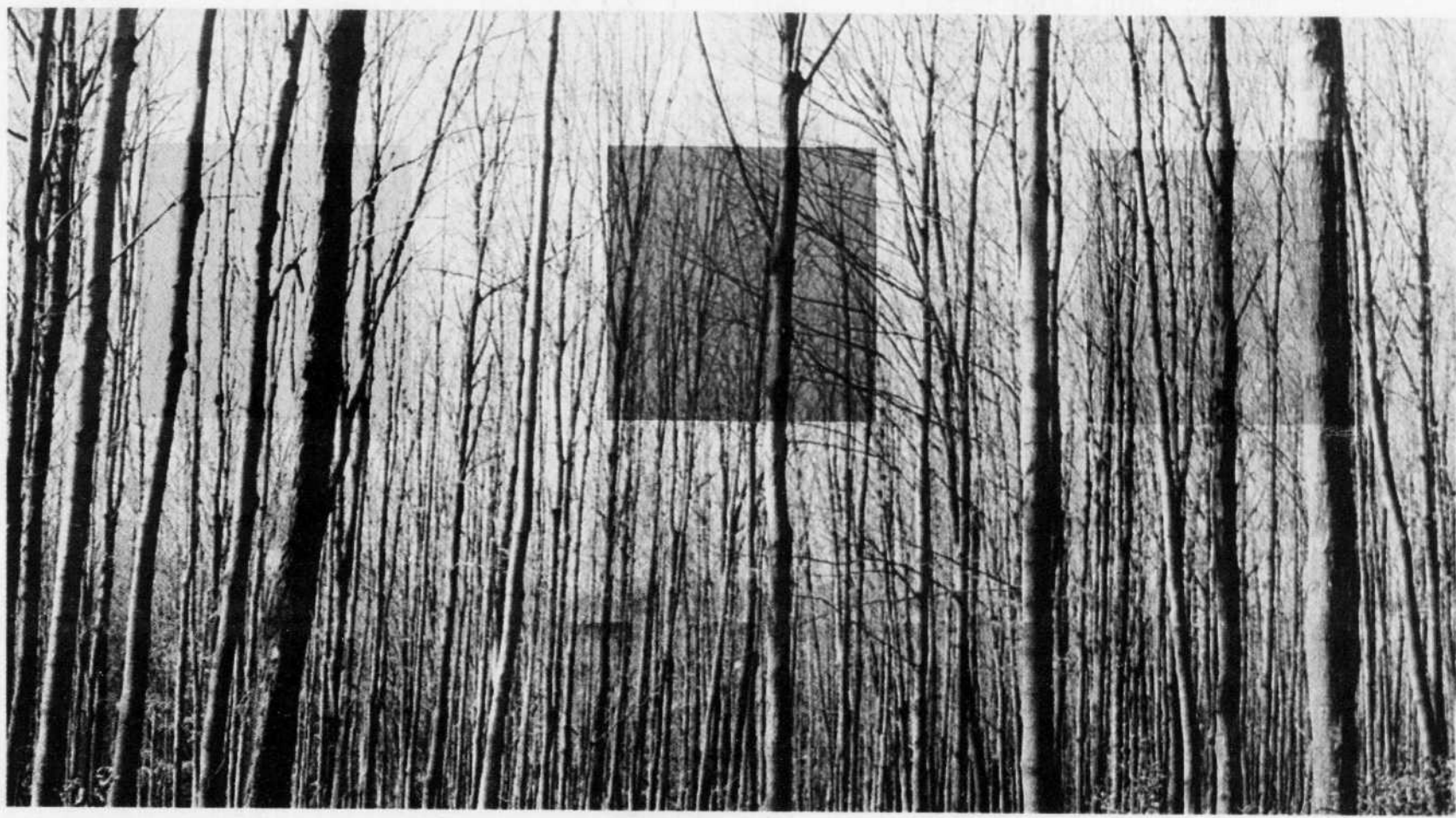
DAVID CANTIN

Àu début des années 80, lors de la parution de *L'Océan et l'Enfant*, nul autre qu'Italo Calvino remarqua aussitôt « la présence de ce poète que l'on dirait orgueilleusement solitaire et hors du temps ». L'œuvre de Giuseppe Conte commence à une époque charnière dans l'histoire des lettres italiennes. C'est bien en 1979 que paraît *L'ultimo aprile bianco* (*Le Dernier Avril blanc*), un recueil qui fait contraste avec les pratiques d'une avant-garde dominante à l'époque. Plus tard repris dans *L'Océan et l'Enfant*, ces poèmes interrogent le pourquoi des choses à travers une redécouverte permanente de la nature. « À ce moment, les pratiques formelles et idéologiques de l'avant-garde donnaient lieu à une expérimentation très froide de la poésie. Au contraire, je tenais davantage à retrouver le savoir des origines grâce à un recours aux grands mythes fondateurs de la civilisation. » Son traducteur français, Jean-Baptiste Para, parle aussi de cette traversée comme d'une façon de « reconnaître dans les yeux de l'homme tardif ce qui reste du premier regard humain, [de] dire notre stupeur rémanente face à la nature et aux constellations, [de] lire dans les paysages les hiéroglyphes de l'âme ».

Portant l'empreinte de ses aînés Eugenio Montale et Camillo Sbarbaro, la parole de Giuseppe Conte témoigne de la beauté en tant que valeur essentielle contre la barbarie du monde. On retrouve dans l'éclat de cet univers intime une forme de spiritualité laïque. En 1988, le recueil *Les Saisons* évoque surtout l'aspect cyclique du temps. Il mentionne que « ce qui devient objet d'expérience mythique se personifie et s'universalise simultanément, assume par conséquent une évidence précise, corporelle, et une capacité à parler du sens de la vie dans l'univers ».

Le troisième livre de Giuseppe Conte, *Dialogue du poète et du messager* (1992), est celui de la crise intérieure comme d'un doute

VOIR PAGE D 2: MYTHE



Grandeur nature Pierre Yergeau

L'Abitibi: un vaste espace ouvert sur l'infini. Une forêt, des arbres, innombrables, quelque part au-delà du 48^e parallèle. Un endroit où se perdre, que l'écrivain Pierre Yergeau, qualifie parfois d'« inhumain » tant il est grand, tant il a mis du temps à le trouver beau, à se l'approprier.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

C'est pourtant là où il est né, près de Val-d'Or, que Pierre Yergeau a situé son roman, *La Désertion*, qui paraît mardi aux Éditions L'Instant même, le deuxième d'un cycle romanesque abiti-bien qui doit en compter neuf. Le premier volume s'intitulait *L'Écrivain public* et se déroulait dans le même tinte-marre d'un « campe » de bûcherons de Senneterre, parmi les effluves lourds et les retailles de légumes d'une cuisine communautaire.

Le titre, *La Désertion*, c'est pour désert, explique Yergeau en entrevue, cet endroit où les mêmes figures se répètent à l'infini: épinettes, lacs, ciel, nuages. C'est aussi pour nommer le sentiment d'être déserté par une partie de sa vie, ses parents, la préhistoire en quelque sorte. Et c'est aussi pour nommer la désertion, l'acte de celui qui déserte.

Tout le projet de cycle romanesque de Pierre Yergeau tourne autour de cet « an zéro » de la naissance, celui au-delà duquel toute mémoire est impossible.

L'An zéro, c'est le début de l'enfance, cette enfance que Yergeau décrit admirablement comme celle de Mie, en ce qu'elle a de flou, d'intime, un regard voilé sur la vie, qui n'en distingue pas tous les contours.

« Les toutes premières images étaient celles, touchantes, où Mie était bercée dans un chaudron cuivreux, ensevelie dans le bonheur des petits êtres fragiles », écrit-il.

L'héroïne de *La Désertion*, c'est donc cette Mie, ou Michelle-Anne, la sœur de Jérémie, l'écrivain public. Tous deux sont enfants de Delphine et de Al

Alex Alexandre Hanse, trapéziste, mort sur la piste du Grand Cirque d'hiver. Leurs parents disparus, les enfants demeurent dans l'entourage de Senneterre, sous la tutelle d'une grand-mère, Tony, aussi indispensable que fascinante.

Mie n'a pas connu son père. En fait, le Grand Cirque d'hiver, duquel il faisait partie, n'est reconstitué dans sa vie qu'à partir de la collection de poupées de Tony.

Ainsi, des années durant, Mie voit-elle le monde, à travers les jupes noires de sa grand-mère, ou, suspendue dans ce chaudron, au milieu des odeurs de cuisine fumante, des éclats bruyants de la vaisselle qu'on remue, quand elle n'est pas elle-même, dans ses fantaisies les plus folles, au centre du repas, noyée sous les sauces et les condiments.

Ayant grandi, c'est elle encore, avec sa bande d'amies, qui sera responsable d'une inexpugnable épidémie de poux de tête terrifiant la région. L'histoire de Yergeau la laisse finalement, mère de famille, bien des années plus tard, comme asséchée par la mort d'un mari buveur et joueur.

Grand, l'allure bohème, Pierre Yergeau a le regard inquiet, la parole douce. En entrevue, il s'exprime pour le moins parcimonieusement. « Si j'étais volubile ou si je parlais avec aisance, je n'écrirais peut-être pas », lance, d'entrée de jeu, celui qui a étudié les langues arabe, allemande et italienne, et qui se passionne pour la Renaissance.

Il parle pourtant, avec émotion, de cette Abitibi où il est demeuré jusqu'à ses 18 ans, alors qu'il en a aujourd'hui 44. Il est né dans le village de Bourlamaque, géré par la mine d'or de Lamaque, avoisinante. Depuis, précise Yergeau, l'endroit s'est embourgeoisé, est devenu site historique.

Les maisons qu'on y trouve ont été construites à l'époque de la ruée vers l'or, période précédant la naissance de Pierre Yergeau. C'est cette époque qu'il décrit dans *La Désertion*, et qu'il désigne comme l'âge d'or de la ville du Nord. « À cette époque, écrit-il, Val-d'Or était la ville promise, le boom-town du Nord, la Mecque des cassés, des traîneux et des dévergondés ».

C'est aussi une période d'immigration, au cours de laquelle Val-d'Or, effervescente, a ouvert ses portes au monde. Ce sont ces immigrants qui emmènent avec eux le Grand Cirque d'hiver, dont faisait partie le père trapéziste de Mie.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

VOIR PAGE D 2: NATURE

liberté
revue littéraire

n° 253

HOMMAGE À



MICHEL BEAULIEU

Incluant des inédits de Geneviève Amyot et de Marie Uguay.

imagine savoir un douze octobre
un vendredi devant les viandes froides
et le morceau de fromage chambré
que tu manges seul encore une fois

LIVRES

NATURE

SUITE DE LA PAGE D 1

«L'or était là. On venait de partout. De Tchécoslovaquie, de Pologne, d'Ontario, d'Allemagne. Les travailleurs s'engageaient au service des compagnies américaines, qui construisaient des villes à l'intérieur des villes, qui élevaient de monuments couverts de feutre gris ayant l'aspect du cheval de Troie. entourés d'une clôture de fil barbelé», écrit encore Yergeau.

Pourtant, à deux pas de cette animation, c'est la forêt boréale, lieu sauvage entre tous, solitaire, désolé, où souffle le vent, où dorment les ours dans leur tanière, un espace démesuré, inconquis, austère.

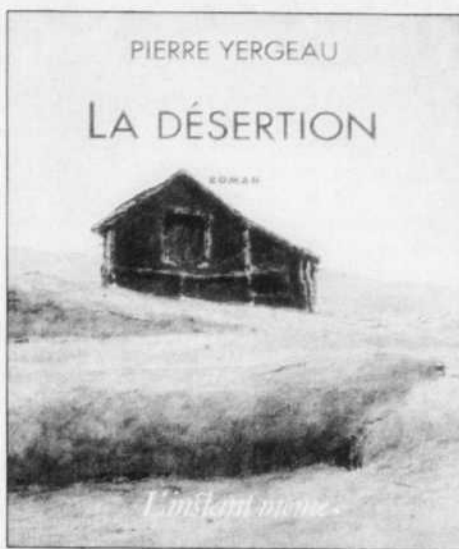
«Mie appréciait le tapage. Elle se souvenait de l'effolement qui la saisissait certaines nuits lorsque le vent cessait. Plus un son, ni même une respiration. Le silence semblait alors si grand, si enveloppant, que Mie aurait pu crier. Personne ne l'aurait entendue. C'était le grand silence de la forêt boréale», lit-on sous la plume de Yergeau.

L'écrivain lui-même se souvient d'avoir trouvé l'espace autour de lui «terrifiant», dans cette Abitibi de son enfance, bien avant qu'il n'arrive à extirper de la beauté de cet horizon uniforme, de ce ciel si bas qu'on a peine à croire qu'un dieu puisse exister au-dessus. Il note d'ailleurs que les gens de l'Abitibi ont une intensité qui peut parfois tourner au désespoir.

C'est pourtant cet environnement rare, inimitable, qui donne toute la qualité au cycle romanesque de Pierre Yergeau. Car cette Abitibi n'est pas folklorique, elle n'est pas mythique. C'est une Abitibi grandeur nature, dans sa beauté et sa laideur, qui se glisse entre chacune des phrases. Une Abitibi vivante avec ses mystères et ses joies, avec les gens qui ont choisi d'y rester. Elle traverse d'un bout à l'autre ce récit féérique, un récit comme seuls peuvent en inventer des enfants. Ici, les poupées prennent la parole, et les chansons fredonnées par une mère disparaissent prennent toute leur importance.

Car le cycle romanesque de Yergeau, c'est aussi l'enfance, une enfance espiègle et délurée, pas tout à fait innocente. L'auteur, qui compte quatre enfants, a toute l'occasion d'observer cette enfance à loisir. «Les enfants m'en apprennent beaucoup sur les adultes», dit-il.

On a pourtant l'impression que le grand don de Pierre Yergeau, c'est de pouvoir emprunter ce regard d'enfant pour voir le monde. Un regard et une pensée qui se simplifient, se rationalisent à mesure que ses personnages approchent de l'âge adulte. Dans la mesure où ce cycle romanesque est une ré-



flexion sur l'an zéro, il y a de fortes chances qu'on revienne dans ces eaux dans les livres à venir.

LA DÉSSERTION
Pierre Yergeau
Éditions L'Instant même,
Montréal, 2001, 205 pages

Extrait

«La terre vit, prétendent les Algonquins. Elle n'est pas seulement peuplée de génies divers, de farfadets, de Kokodji, de gobelins, de Méjo et d'autres esprits malins ou écornifleux. Elle bouge sous les étoiles. La terre respire.»

Aussi Mie ne s'étonna pas d'entendre une respiration surgir des entrailles du sol. Dans cette vie secrète, loin de la tribu, enfouée sous la neige. La respiration profonde du limon. L'exhalaison sifflante du rocher.»

Pierre Yergeau, *La Désertion*, L'Instant même, p. 56. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'éditeur.

MYTHE

Parallèlement aux formes poétiques, Conte est aussi reconnu en Italie comme un essayiste et un romancier important

SUITE DE LA PAGE D 1

profond. Dans ces poèmes, la perte côtoie une recherche incessante sur le sens de la vie. L'expérience de la dépression nerveuse demeure éprouvante mais révélatrice. Pour reprendre les mots du poète ligurien, «c'est aussi un recueil sur l'adolescence et le destin en formation. Une forme d'épreuve ou d'enseignement».

Spiritualité arabe

Après cette étape décisive, Conte se tourne vers la sagesse brûlante d'Hafiz et de Rûmi pour écrire ce qui deviendra *Les Chants de Yusuf Abdel Nur* en 1997. Lorsqu'on l'interroge sur ce titre, il indique qu'il renvoie au nom qu'il aurait pris s'il s'était converti à l'islam: «Joseph serviteur de la lumière». Cette conversion est bien sûr d'ordre poétique. À l'instar de Goethe autrefois, la fulgurance lumineuse des spiritualités arabes et persanes l'inspire. Pour Conte, «la poésie représente une traversée de l'âme, une invitation vers le mystère inépuisable de l'univers».

Les *Nouveaux Chants* de Conte a paru un peu plus tôt cette année en Italie. L'œuvre rassemble les expériences antérieures dans un seul et unique mouvement. Ces textes se placent sous le signe d'une lumière aussi fervente que sereine. Une manière de saluer, à nouveau, la nature éternelle qui ne s'efface jamais. Parallèlement aux formes poé-

tiques, Conte est aussi reconnu en Italie comme un essayiste et un romancier important. Mais qu'en est-il de sa diffusion en France? «En 1989, une première traduction de L'Océan et l'Enfant, par Jean-Baptiste Para, est parue chez Arcane 17. Par la suite, il y a eu Les Saisons, aux Cahiers de Royaumont. Malheureusement, ces livres sont désormais très rares. Cet automne, un petit éditeur de Bordeaux du nom de L'Escampette m'a proposé de réunir un choix chronologique de mes poèmes.»

Traduit par Jean-Baptiste Para, ce livre aura pour titre *Élégie écrite dans les jardins de la Villa Hanbury*. Il regroupe donc une première sélection importante à travers l'œuvre poétique de Conte. Au Québec, on se souviendra qu'un texte de l'auteur, intitulé *Mercure à Miami*, avait été retenu dans une petite anthologie de la poésie italienne pour la revue *Liberté* en 1994. Au printemps dernier, la revue *Estuaire* accueillait également des traductions de Conte par le poète québécois Jean-Marc Desgent. Cette strophe des *Saisons* montre à quel point la voix de Conte unit le chant altéré de la mort et de la renaissance: «Tu t'imagines, je n'ai jamais planté d'arbres, / je n'ai jamais eu de fils. /

Voilà pourquoi je ressemble tant à la mer, / solitaire, stérile. / Ni un cyprès crépu, ni un saule / humide et indolent, ni un euphorbe / ramifié tel un delta, ni un pêcheur / ni un prunier ni un pommier / rose ou blanc, je n'ai même pas fait croître, / au printemps, / un seul rameau, ni un enfant [...].»

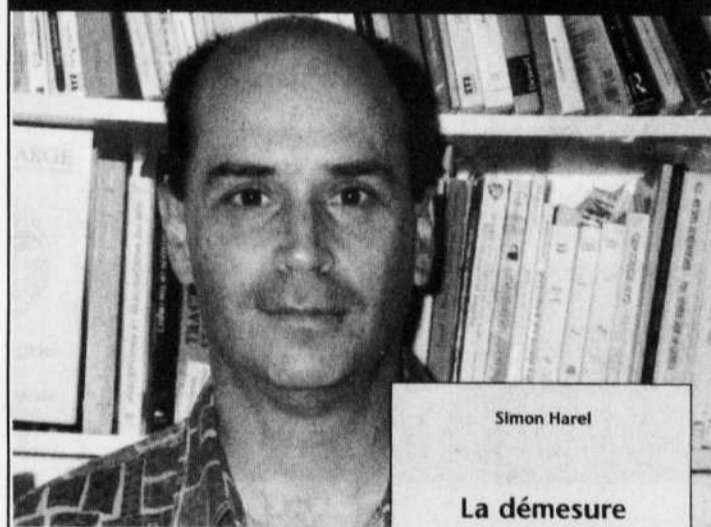
À Trois-Rivières, «les gens viennent pour découvrir des voix différentes et cela reste pour moi très émouvant»

Lorsqu'on lui demande ses impressions sur le Festival international de la poésie de Trois-Rivières, Conte semble dire qu'il ne regrette aucunement d'être venu. «Je suis particulièrement surpris par la qualité de l'écoute du public. Les gens viennent pour découvrir des voix différentes et cela reste pour moi très émouvant. Les lieux aussi m'étonnent, je n'avais jamais lu ma poésie dans un restaurant. Les échanges avec les autres poètes me stimulent également.»

Cet après-midi et ce soir, Giuseppe Conte participera à la traditionnelle Grande Soirée de la poésie à la Maison de la culture de Trois-Rivières.

ÉLÉGIE ÉCRITE DANS LES JARDINS DE LA VILLA HANBURY
Giuseppe Conte
L'Escampette
Bordeaux, 2001, 104 pages

LIBER



Simon Harel

La démesure de la voix

Parole et récit en psychanalyse

Simon Harel

LA DÉMESURE DE LA VOIX

Parole et récit en psychanalyse

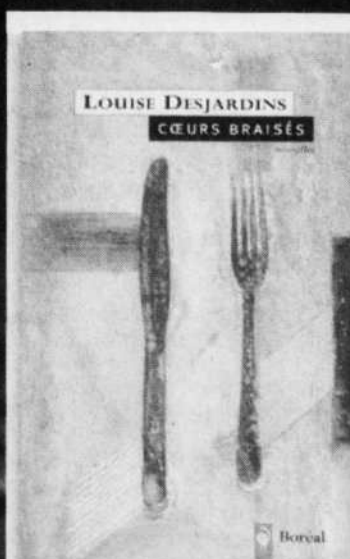
Libér

258 pages, 25 dollars



LOUISE DESJARDINS

L'amour, c'est encore meilleur avec le grain de sel de la lucidité



CŒURS BRAISÉS

Nouvelles
128 pages • 17,95 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

Renaud-Bray

Nos meilleures ventes
du 26 septembre au 2 octobre 2001

Rang	Catégorie	Titre	Auteur	Éditeur	Nombre de semaines
1	Roman Qc	PUTAIN ♥	Nelly ARCAN	Seuil	4
2	Roman	PLATEFORME	M. HOUELLEBECQ	Flammarion	2
3	Jeunesse	CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (Livre & DC)	Henriette MAJOR	Fides	2
4	Humour Qc	LES CHRÉTIENNERIES, T. 2	Pascal BEAUSOLEIL	Intouchables	1
5	Roman Qc	LE REJETON	Denis MONETTE	Logiques	4
6	Dictionnaire	LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2002	COLLECTIF	Larousse	13
7	Roman	COSMÉTIQUE DE L'ENNEMI	Amélie NOTHOMB	Albin Michel	3
8	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	38
9	Roman Qc	GABRIELLE - Le goût du bonheur, T. 1 ♥	Marie LABERGE	Boréal	43
10	Biographie	L'ATTENTAT	Michel AUGER	Trait d'Union	5
11	Roman Qc	LE CHÂTEAU	Georges-H. GERMAIN	Art global	6
12	B.D.	YOKO TSUNO N° 23 - La pagode des brumes	Roger LELOUP	Dupuis	6
13	Roman Qc	ADÉLAÏDE - Le goût du bonheur, T. 2 ♥	Marie LABERGE	Boréal	27
14	Fantastique	HARRY POTTER ET LA COUPE DE FEU, T. 4 ♥	Joanne K. ROWLING	Gallimard	45
15	B.D.	ALBUM SPIROU N° 260	COLLECTIF	Dupuis	3
16	Spiritualité	LA BIBLE - Nouvelle traduction	COLLECTIF	Médiapaul	4
17	Jeunesse	HISTOIRES À CROQUER AVANT D'ALLER SE COUCHER ♥	COLLECTIF	Hemma	155
18	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	Eckhart TOLLE	Ariane	54
19	Humour Qc	LES CHRÉTIENNERIES, T. 1	Pascal BEAUSOLEIL	Intouchables	52
20	Cuisine Qc	BOÎTE À LUNCH EMBALLANTE ♥	BRETON / EMOND	Flammarion Qc	9
21	Cuisine	MA ROUTE DES SAVEURS AU QUÉBEC ♥	Daniel VÉZINA	Daniel Vézina	4
22	Recueil	JAMAIS DE LA VIE	COLLECTIF	du Passage	1
23	Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE ♥	A.-M. MACDONALD	Flammarion Qc	52
24	Roman	ROUGE BRÉSIL ♥	Jean-Christophe RUFIN	Gallimard	5
25	Cuisine	SUSHIS FACILES ♥	COLLECTIF	Marabout	70
26	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	Spencer JOHNSON	Michel Lafont	43
27	Psychologie	À CHACUN SA MISSION ♥	J. MONBOURQUETTE	Novalis	95
28	B.D.	ASTÉRIX ET LATRAVIATA	Albert UDERZO	Albert René	30
29	Astrologie	ASTROLOGIE 2002	André D'AMOUR	L'Homme	1
30	Polar	DANS LA RUE OÙ VIT CELLE QUE J'AIME	M. HIGGINS-CLARK	Albin Michel	17
31	Spiritualité	LE GRAND LIVRE DU FENG SHUI ♥	Gill HALE	Manise	128
32	Roman	LE SECRET DE SHAMBHALA - La quête de la Onzième Prophétie	James REDFIELD	Robert Laffont	6
33	Roman	JE PENSAIS QUE MON PÈRE ÉTAIT DIEU ♥	Paul AUSTER	Actes Sud	16
34	Roman Qc	UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI ♥ Prix des libraires 2000	G. COURTEMANCHE	Boréal	49
35	Roman	VOYEZ COMME ON DANSE	Jean D'ORMESSON	Robert Laffont	3
36	Polar	L'ENGRENAGE	John GRISHAM	Robert Laffont	16
37	Cuisine	LES SALADES	Anne WILSON	Könnemann	21
38	Flore	LES CHAMPIGNONS SAUVAGES DU QUÉBEC ♥	SICARD / LAMOUREUX	Fides	13
39	Gestion	LE GUIDE DE L'EMPLOI 2002	COLLECTIF	Septembre	7
40	Maternité	MON BÉBÉ - je l'attends, je l'éleve	E. FENWICK	Reader's Digest	227
41	B.D.	GARFIELD N° 33 - Garfield à une tête géante	Jim DAVIS	Dargaud	2
42	Roman	PORTRAIT SÉPIA ♥	Isabelle ALLENDE	Grasset	15
43	Roman	LA VIE SEXUELLE DE CATHERINE M.	Catherine MILLET	Seuil	21
44	Roman	EN AVANT COMME AVANT ! ♥	Michel FOLCO	Seuil	19
45	Psychologie	FEMMES SOUMISES OU COMMENT GARDER SON MARI EN LUI DISANT TOUJOURS OUI !	Laura DOYLE	First	3

♥ Coup de cœur RB - 1^{er} semaine sur notre liste N.B. : Hors prescrits et scolaires Nombre de semaines depuis parution

Pour commander à distance : ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

Ce palmarès hebdomadaire vous est offert avec la collaboration de

SCABRINI MEDIA
Bien au-delà de la simple impression
et
AGMV Marquis
IMPRIMEUR INC.

La passion du livre québécois
Longueuil • Montréal • Montmagny • Sherbrooke

19^e COLLOQUE ANNUEL DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

Subventionné par
Le Conseil des Arts et des Lettres du Québec,
le Conseil des Arts de la Communauté urbaine de Montréal
et le Conseil des Arts du Canada

DES POÈTES DANS LA CITÉ RENCONTRES AUTOUR DE GASTON MIRON

Samedi 6 octobre de 10 h 00 à 16 h 00

à la Maison Ludger-Duvernay
82 rue Sherbrooke Ouest (angle Saint Urbain)
Entrée libre

10 h 30 : table ronde

Président de séance : Bruno Roy, Président de l'UNEQ
Denise Brassard : «*La langue des poètes*»
Sylvestre Clancier et Lionel Ray : «*L'engagement des poètes*»
Philippe Pujas : «*La poésie, un regard sur le monde*»

Midi : lunch sur place (participation aux frais)

14 heures 30 : table ronde

Président de séance :
Gilbert Pilleul, Secrétaire général de l'AAGM
André Brochu : «*Présence des poètes dans la Cité*»
Jacques Tornay : «*La poésie de langue française ou l'engagement au quotidien*»
Pierre de Bellefeuille :
«*Gérald Godin et Gaston Miron, poètes engagés*»

16 heures 30 : coquetel offert par
l'UNEQ et

l'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC
à la Maison des Écrivains, 3492, rue Laval

BIENVENUE À TOUS ET À TOUTES

LIVRES

ROMAN

Non-retour

SOPHIE POULIOT

L'esclavage, la domination licite d'êtres humains par leurs semblables, les premiers étant réduits à l'état d'objets: voilà qui semblera si lointain à certaines personnes qu'il en est parmi elles qui pourraient douter que de tels événements aient pu se produire. Pour certains, pourtant, la mémoire de ces délits, la douleur éprouvée pendant des décennies, voire des siècles, sont encore très vivés. Or lorsque de telles personnes témoignent à posteriori de ces tragédies au nom de leurs aïeux, l'interlocuteur ne peut qu'être attentif et compatir. Il ne sera plus jamais le même. Ce sera le cas de Flore, narratrice du *Livre d'Emma*, ainsi que de chacune des personnes qui liront le plus récent roman de Marie-Célie Agnant.

Flore est interprète. Un jour, un médecin sollicite ses services pour une patiente des soins psychiatriques qui s'entête à ne pas vouloir parler français. Jusque-là rien d'extraordinaire. Cette femme, Emma, séjourne en clinique afin que la justice sache si elle est apte ou non à subir son procès. Elle est accusée d'avoir tué sa fille.

Lors des premières rencontres, Emma accable Flore de son mépris. «Tu crois que je vais te faire confiance? Pourquoi devrais-je te considérer différemment d'eux tous? [...] Tu ne sais même pas toi-même qui tu es!» Flore est muette, ou couleur de miel, comme elle le dit elle-même, alors que la peau d'Emma est si noire qu'elle en a des reflets bleutés. Voilà le point de départ tout désigné à une réflexion sur l'identité liée à la couleur de la peau. Quoi qu'il en soit, lors de ces premiers entretiens, Flore et le docteur n'obtiennent rien de la patiente. Celle-ci ne répond pas du tout aux questions qui lui sont adressées, se contentant d'évoquer à répétition le bleu de l'océan. «Et l'on peut voir les vagues, comme des amazones lancées à toute allure, labourant les côtes, crachant d'énormes jets d'écume, remplissant les maisons d'eau de mer.» Cette poésie évocatrice pourra sembler séduisante, il ne faut pas s'y tromper. Si Emma est obsédée par la mer, c'est que c'est par elle que sont venues toutes les

horreurs qui ont décimé son peuple, horreurs qui plus particulièrement ont pris la forme de navires négriers.

Si l'on arrive à peine à reconnaître, dans certains milieux, que le racisme puisse encore poser problème de nos jours, les négriers et l'esclavage sont, pour leur part, des réalités qui ne concernent que les siècles derniers, objectera-t-on. Certes, mais le mal-être des femmes noires qui, pendant des générations, ont senti sur elles le poids honteux de leur sexe et de la couleur de leur peau et qui ont transmis cette honte à leurs filles et à leurs petites-filles, lesquelles ont douté à leur tour d'avoir quelque place dans le règne humain, ce mal-être est toujours vivace chez certaines descendantes d'esclaves. C'est le cas d'Emma. Flore, au contraire, en bonne Nord-Américaine type, ne s'était jamais vraiment penchée sur ces faits historiques. Toutefois, sa rencontre avec Emma sera sa rencontre avec le passé de son peuple, et donc avec le sien propre.

En plus d'être très bien écrit, tant en ce qui concerne les descriptions évocatrices de temps éloignés qu'en ce qui a trait au rythme et à la transcription adroite de narrations orales qui savent garder le lecteur constamment en haleine, le roman de Marie-Célie Agnant est un véritable instrument de prise de conscience. De simples données historiques qu'ils peuvent représenter pour nombre de lecteurs, l'esclavage et la domination des Noirs par les Blancs deviennent des horreurs qui émeuvent et dégoûtent, semblables en cela, par certains aspects, à l'Holocauste. *Le Livre d'Emma* est de ces romans dont on se souvient longtemps et qui fait réfléchir et évoluer ses lecteurs, qu'ils le veuillent ou non. Agnant, qui sait habilement doser la gravité de propos et la simplicité de ton, est sans conteste une auteure de talent.

LE LIVRE D'EMMA

Marie-Célie Agnant
Éditions du Remue-ménage/
Éditions Mémoire
Montréal/Port-au-Prince, 2001,
167 pages

HISTOIRES SAINTES

Carole David
Les Herbes rouges
Montréal, 2001, 109 pages

Carole David met autant de soin à choisir les titres de ses livres qu'à les écrire. Ils annoncent bien l'œuvre tout en paraissant s'en moquer gentiment. Ainsi, celui de son roman paru aux Herbes rouges en 1994, *Impala*, qui ne désignait pas une antilope, comme on aurait pu s'y attendre, mais un modèle de voiture américaine, disait parfaitement le climat kitsch où allait baigner cette reconstitution pourtant douloureuse d'une histoire familiale: celui des petits mondes de la mère (les cabarets) et du père (la pègre). C'était un roman fort bien mené, dont la cohérence prenait forme sur fond d'éparpillement, par petites touches, au fil de très courts chapitres, sortes de fragments ou de micro-nouvelles.



Robert Chartrand

Les nouvelles que voici sont en effet des histoires saintes, mais à leur façon, très particulière, c'est-à-dire par antiphrase ou parfois sur le mode de la dérision. La sainteté y circule de l'une à l'autre, reconnaissable même si elle ne l'est qu'à de simples noms de rues, à une statue de la Vierge dans un parterre devant laquelle s'agenouille une pauvre folle, à des fantômes de pureté ascétique ou à une caricature de miracle alors qu'un jeune trafiquant de drogue fait mine de marcher sur les eaux...

Quant aux histoires, en plus de celles que raconte chacune des nouvelles, il s'en trouve d'autres, moins attendues: témoignages ou souvenirs offerts pour ce qu'ils valent, balivernes apparentes, blagues ou fabulations. Bref, de ces histoires qu'on se conte ou qu'on se fait conter. Histoires gigognes, donc, comme se plaît à en inventer, pour mieux

s'endormir, l'amie de l'un des personnages.

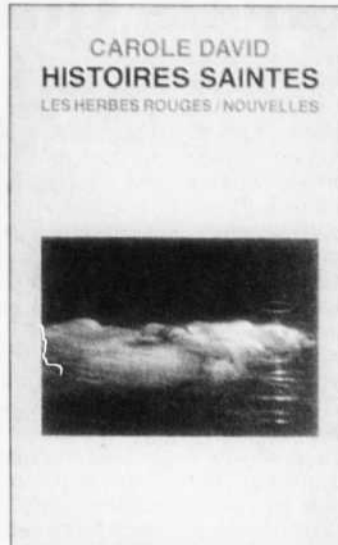
Dans ces douze nouvelles, ce qui se raconte, c'est la détresse humaine dans ses divers états, qui se manifestera par des crises d'angoisse — surtout chez les femmes —, des envies soudaines de suicide, la fuite dans les drogues ou encore le simple vagabondage. Ces *Histoires saintes* disent par le menu des dérives, le plus souvent urbaines, dont certaines ont commencé si tôt qu'on les dirait de naissance.

Les enfants sont fragiles et ont pour la plupart un imaginaire fiévreux. Les adolescents vivent dans la marge sans qu'on sache s'ils y ont été poussés. Les adultes sont enfermés dans la solitude de leur sexe, comme on la trouvait déjà dans *Impala*: les femmes dé-

laissées sont condamnées à la débrouille, bien décidées à assurer leur survie et à se défendre contre les prédateurs; les hommes sont bien manipulateurs, possessifs, irresponsables ou vicieux. Ou un peu tout cela à la fois.

Il n'y a cependant pas de règlements de comptes ni de procès. On ne cherche même pas à noircir le trait. Chacun de ces personnages se raconte ou est raconté avec une précision sèche qui se teinte parfois d'un humour acide. Ainsi vont leurs vies, pas plus misérables que d'autres, et chacun suit ses penchants.

À quel milieu appartiennent-ils? Difficile de le dire avec certitude. Ils font partie du monde «ordinaire», assurément. Ils ne sont pas riches. Mais pauvres? On devine qu'ils sont de condition modeste. Les objets qu'ils achètent, dont ils se servent, sont souvent nommés: céréales, édretons, fauteuils, bonbons, vitamines, slips d'homme. On précise même leurs marques de commerce — Flintstones, Looney Tunes, Froot Loops, Fruit Of The Loom, El Ran —, qui nous disent qu'ils sont bon marché et surtout qu'à part les



Carole David
HISTOIRES SAINTES
LES HERBES ROUGES / NOUVELLES

cap, comme la surdité, ou bien quelque tâche domestique, une drogue, une crise d'anxiété ou encore des rapports mère-fils. Certains de ces éléments ont un poids thématique alors que d'autres sont à peine signifiants, dirait-on. Or tous, y compris ces petits riens, forment une trame très fine, subtile, qui assure la cohérence du recueil. Tout, ici, signifie, même si c'est apparemment peu. Et les lecteurs, s'ils le veulent bien, peuvent exercer leur sagacité à retracer ces multiples liens tout en suivant ces histoires pour le simple plaisir de se les faire raconter. Il y a bien des lectures possibles d'*Histoires saintes*.

L'écriture, elle, est tout aussi efficace que celle d'*Impala*. Les phrases sont le plus souvent brèves, toutes simples. Le lexique révèle un parti pris tout à fait pertinent ici: on se tient à un registre familier sans verser dans la joulisation. La langue d'*Histoires saintes* se maintient à la limite de la pauvreté. Elle assume, de façon très maîtrisée, la condition des personnages comme ils le font eux-mêmes. Seule exception à cette rigueur: quelques passages dialogués qui sont d'un registre un peu trop soigné, compte tenu des locuteurs.

Ce livre n'a en fait qu'un seul défaut, qu'on n'a pas à imputer à son auteur: on y remarquera un fort nombre de coquilles — des fautes d'accord ou de ponctuation — et des impropriétés lexicales manifestes. Quelqu'un chez l'éditeur, de toute évidence, a mal fait son travail.

robot.chartrand5@sympatico.ca

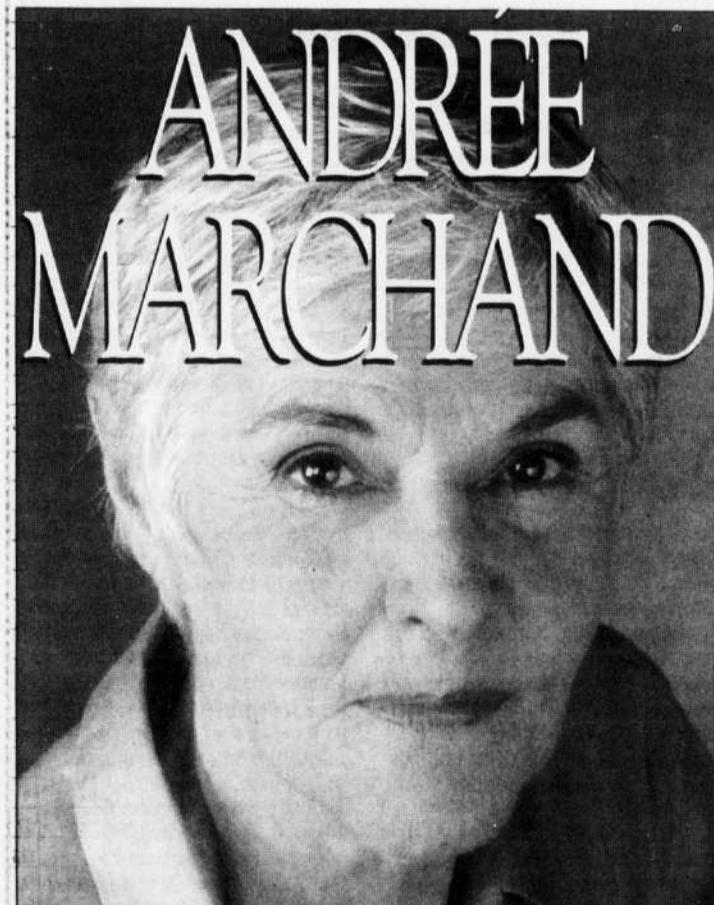
réves, ce sont eux qui occupent une bonne part du quotidien. Ces petites existences décrites sans misérabilisme, ils les vivent chacun dans sa nouvelle. Ils ne se connaissent pas entre eux, sauf pour une de ces femmes dont on retrouve la fille dans une histoire. Et pourtant, on voit bien qu'ils sont d'un même monde, en quelque sorte parents en dépit de leurs différences. Là-dessus, le recueil de Carole David est cohérent, laissant à chacun des personnages ses particularités tout en suggérant entre eux et chacune de leurs histoires des dizaines de petits liens. Ce sont le plus souvent d'infimes détails qui reviennent dans deux nouvelles ou davantage, identiques ou légèrement différents: ce seront des fleurs vendues à des clients d'un restaurant, des sacs d'ordures, des sous-vêtements de femme. Mais ce peut aussi être un handi-

cap, comme la surdité, ou bien quelque tâche domestique, une drogue, une crise d'anxiété ou encore des rapports mère-fils.

Certains de ces éléments ont un poids thématique alors que d'autres sont à peine signifiants, dirait-on. Or tous, y compris ces petits riens, forment une trame très fine, subtile, qui assure la cohérence du recueil. Tout, ici, signifie, même si c'est apparemment peu. Et les lecteurs, s'ils le veulent bien, peuvent exercer leur sagacité à retracer ces multiples liens tout en suivant ces histoires pour le simple plaisir de se les faire raconter. Il y a bien des lectures possibles d'*Histoires saintes*.

L'écriture, elle, est tout aussi efficace que celle d'*Impala*. Les phrases sont le plus souvent brèves, toutes simples. Le lexique révèle un parti pris tout à fait pertinent ici: on se tient à un registre familier sans verser dans la joulisation. La langue d'*Histoires saintes* se maintient à la limite de la pauvreté. Elle assume, de façon très maîtrisée, la condition des personnages comme ils le font eux-mêmes. Seule exception à cette rigueur: quelques passages dialogués qui sont d'un registre un peu trop soigné, compte tenu des locuteurs.

robot.chartrand5@sympatico.ca



ANDRÉE MARCHAND

Le train s'arrête à Kâ
un voyage métaphorique qui se poursuit au-delà des pages

«...les lecteurs peu pressés pourraient bien s'y laisser prendre et couler dans un ravissement auquel le très pur classicisme de l'écrivain n'est pas étranger.»

Réginald Martel, *La Presse*

«L'écriture même d'Andrée Marchand s'accorde parfaitement au propos de son récit. Elle est, tout au long, d'une très belle économie, dépouillée comme l'univers qu'elle raconte.»

Robert Chartrand, *Le Devoir*



Libre Expression



PAULINE GILL

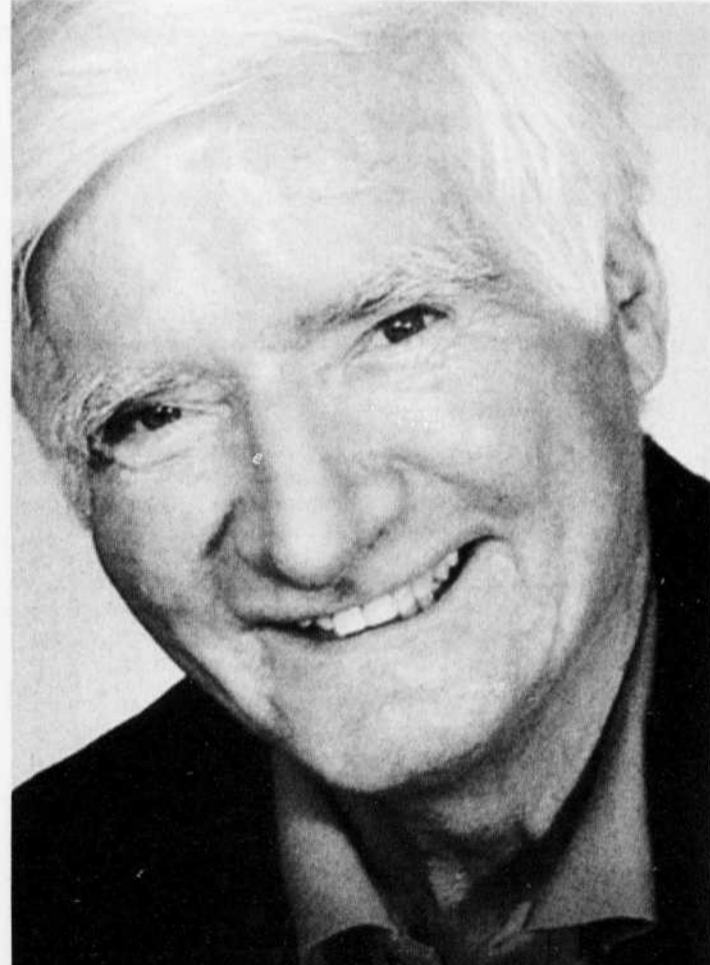
Et pourtant elle chantait



roman 19,95 \$

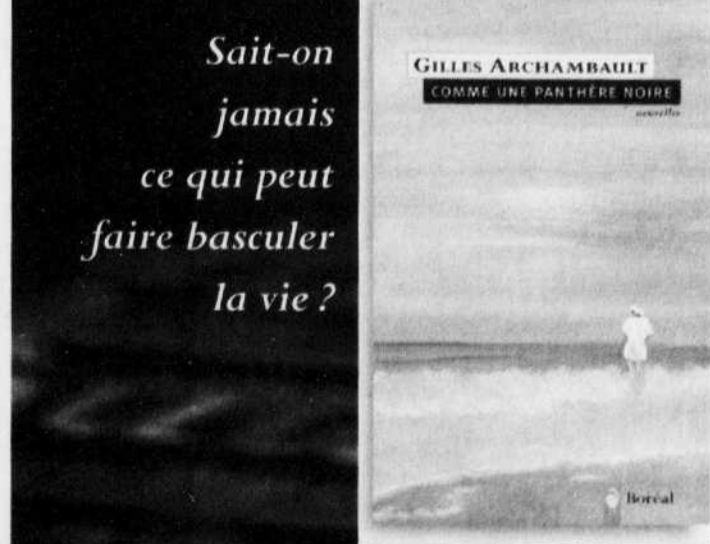
Le récit d'une enfant de cinq ans qui tente de guérir une blessure intime en découvrant les beautés du monde.

vlb éditeur
www.edvlb.com



GILLES ARCHAMBAULT

Sait-on jamais ce qui peut faire basculer la vie?



COMME UNE PANTHÈRE NOIRE

Nouvelles
168 pages • 17,95 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

LIVRES

ROMAN

Les mots qui sauvent,
les silences qui tuent

BENNY VIGNEAULT

Il y a des livres qui, dès les premières lignes, vous entraînent dans un tourbillon de mots et de phrases. L'effet est souvent subtil. Lorsque vous prenez conscience de son emprise, il est déjà trop tard. Faisant fi de tout ce qui vous entoure, vous vous retrouvez alors captifs d'une histoire dont vous ne pourriez sortir qu'avec peine. Un polar savamment mené peut à l'occasion produire cet effet, de même qu'un puissant roman psychologique. Le dernier livre de Guylaine Saucier, intitulé *Le Cheval habillé de bleu*, mystérieux, froid et merveilleusement envoûtant, entre dans cette dernière catégorie.

Novembre 1977. Près de Trois-Rivières. Après s'être solidement soulé la gueule, deux amis roulent dans la nuit noire à bord d'un camion qui les ramène au collège où ils occupent une chambre. Une pluie drue et glaciale s'abat sur eux qui rend périlleux leur retour à la maison. Brusquement, Robert et Nicolas s'arrêtent sur l'accotement pour venir en aide à Jacob et Irène, un couple étrange dont la jeep est allée se perdre dans le fossé. Robert a dix-sept ans. Jusqu'à quel point cette rencontre marquera-t-elle le cours de son existence? «Dans cette histoire, je n'étais personne», écrit-il.

Vingt ans plus tard, laissant de côté le congrès d'endocrinologie auquel il était venu assister dans un hôtel de Palm Beach, Robert s'adresse à Jacob dans un cahier à relier cartonnée acheté pour l'occasion et se rappelle les événements tragiques qui ont suivi leur première rencontre. Quel est l'élément déclencheur de ses réminiscences? «Je sais maintenant que cette histoire, je vais l'écrire, sans l'avoir décidé vraiment, simplement parce que je vous ai revu, que vous étiez à nouveau devant moi, que j'aurais pu vous toucher.» Cette façon d'interpeller son destinataire, par la deuxième personne du pluriel, loin d'être dictée par la politesse, constitue pour Robert une manière de garder ses distances, de se protéger en somme. Jacob, tel un fantôme, a resurgi du passé de façon aussi impromptue qu'inattendue. Malaise. Fascination. Quel lien étrange unit la destinée de ces deux hommes?

La notion de distance constitue l'une des clés fondamentales pour découvrir toute la finesse de ce troublant roman et pour en comprendre les rouages. S'il cherche à affronter Jacob, sinon en personne, du moins sur papier, Robert le craint visiblement et subit

encore son influence malveillante. On le sent bien d'ailleurs: physiquement absent de l'histoire — le roman donne la parole à un personnage qui s'adresse à un autre qui n'est pas là au moment de l'écriture —, Jacob s'impose dans la vie de Robert par une présence obsédante et envahissante à laquelle ce dernier veut à tout prix se soustraire. «J'ai senti votre présence comme un parfum ou un silence qui se répand.» Les raisons d'un tel duel? L'amour, évidemment — il faut savoir que les deux hommes ont en quelque sorte aimé la même femme (Irène).

Le Cheval habillé de bleu est captivant parce que le lecteur est à la fois interpellé par l'histoire et tenu éloigné de celle-ci. L'atmosphère du roman, rendue entre autres par une utilisation efficace du vocabulaire de la peinture, par la personnification de la lumière et de l'ombre, par le rôle de la nature (comme c'est le cas d'ailleurs dans les meilleurs films à suspense), par l'utilisation judicieuse des silences et du non-dit, permet de reproduire toute l'ampleur du malaise qui habite le narrateur. Des phrases lapidaires apparaissent parfois dans le récit de Robert comme des fuites dans son attitude contenue («Je pensais au jour où j'arriverais peut-être à vous tuer.») Se voyant servir au compte-gouttes les détails importants de l'histoire, le lecteur est littéralement pris en otage alors que les événements, souvent évoqués, tardent à être révélés.

Cristallisée dans une peinture de Jacob intitulée *Le Cheval habillé de bleu* — il était peintre et Irène, son amante et modèle —, un peu à la manière du titre qui la confie, l'histoire de ce troisième roman de Guylaine Saucier profite d'une écriture évocatrice, d'une grande maîtrise du langage et d'une construction rigoureusement soignée. Ainsi, victime par la force des choses du jeu du narrateur, qui cherche lui-même à se soustraire au jeu malsain de son rival pour lui imposer ses propres règles, le lecteur est emporté — pour son plus grand bonheur — dans ce règlement de compte psychologique où les états, comme dans la vie parfois, semblent n'être que les jouets d'une sombre fatalité. Le défile des mots fonctionne ici à merveille.

LE CHEVAL HABILÉ DE BLEU

Guylaine Saucier
Leméac éditeur
Montréal, 2001, 120 pages

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Perspectives
pour le Québec nouveauLE QUÉBEC,
QUEL QUÉBEC?

DIALOGUES AVEC CHARLES
TAYLOR, CLAUDE RYAN
ET QUELQUES AUTRES
SUR LE LIBÉRALISME ET LE
NATIONALISME QUÉBÉCOIS
Marc Brière
Éditions Stanké
Montréal, 2001, 328 pages

LA REVANCHE
DES PETITES NATIONS
LE QUÉBEC, L'ÉCOSSE
ET LA CATALOGNE
FACE À LA MONDIALISATION
Stéphane Paquin
Éditions VLB
Montréal, 2001, 224 pages

Il faut beaucoup de patience pour traverser ce fastidieux *Le Québec, quel Québec?* de

Marc Brière, un ouvrage qui exprime en plus de 300 pages ce qui en aurait tout au plus nécessité une centaine. Présentées comme des «dialogues» avec quelques penseurs sur la question du Québec, les gloses de Marc Brière lui-même, en fait, n'occupent à peu près qu'un tiers de tout l'espace, le reste étant constitué d'interminables citations qui n'apportent pas grand-chose de neuf au débat.

Brière présente généreusement la pensée de Charles Taylor, qui

cherche, écrit-il, à «réconcilier le libéralisme fondé sur l'égalité des citoyens et le besoin de reconnaissance de la spécificité des divers groupes minoritaires existant dans une société démocratique» et se désole de l'accueil plus que froid que l'on réserve à cette réflexion d'envergure dans le reste du Canada.

Ensuite, il cite presque au complet l'analyse faite par Claude Ryan de l'avis de la Cour suprême sur le droit de sécession et explique pourquoi il ne la partage pas. Ebloui par «la courageuse lucidité de notre Cour suprême sur cette question», tout à fait d'accord avec le projet de loi C-20 «sur la clarté», Brière commente cet épisode en juriste satisfait et suggère sa propre version de la clarté: «À mon humble avis, le Québec devrait s'imposer sinon une majorité des deux tiers ou de 60 %, au moins le seuil minimal de la majorité absolue.» C'est ce qu'il appelle le «seuil de la sagesse politique». Une question: si on place la barre à 60 % et qu'on obtient 59,5 % des voix en faveur du OUI, on fait quoi?

Fourre-tout plutôt assommant de commentaires à propos des thèses d'une foule de penseurs engagés dans ce débat (Seymour, Kymlicka, Laforest, Bouchard et à peu près tous les autres), la troisième partie intitulée «Jam session» porte bien son nom tant elle sent l'improvisation.

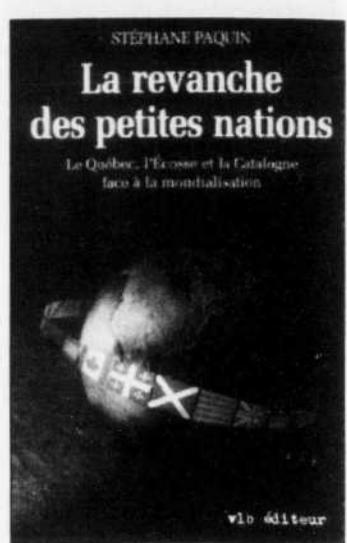
Au fond, la thèse principale de Marc Brière, ex-militant libéral devenu souverainiste avant d'être nommé juge en 1975, se résume à peu de chose: la nation québécoise n'existe pas encore (les autochtones et les Anglo-Québécois ne s'y rallient toujours pas) et reste donc à construire. Pour mener à bien ce «Quebec nation building» (ce sont ses mots), une urgence s'impose: «À mon avis, la meilleure façon d'atteindre cet objectif «national», c'est de convier la nation à adopter une nouvelle constitution pour le Québec, actuel et futur.» Cette constitution «préciserait la place des autochtones et des anglophones dans la collectivité québécoise». Point de départ (c'est le titre de son précédent essai) essentiel aux discussions constructives sur l'avenir du Québec, cette étape doit donc précéder la reprise éventuelle du débat sur la nécessité de l'indépendance.

Fragile (le préfacier Jacques-Yvan Morin le souligne), cette thèse reste néanmoins défendable, mais Marc Brière la noie ici dans un déprimant fatras qui pousse la naïveté jusqu'à percevoir dans la création de l'Alliance canadienne une chance pour le Québec.

La mondialisation,
c'est bon?

Essai politique plutôt scolaire, *La Revanche des petites nations*, de Stéphane Paquin, laisse lui aussi le lecteur sur sa faim. La thèse qu'il développe n'est pourtant pas inintéressante: «la mondialisation, en diminuant les avantages de l'intégration et les obstacles à l'indépendance, favorise la désintégration». Toutefois, parce qu'elle laisse impensée, pour l'essentiel, la valeur de l'évolution qu'elle annonce, elle parvient mal à imposer son optimisme plus ou moins latent.

Que la mondialisation, ce phéno-



mène massif de libéralisation des échanges, surtout économiques et financiers, rendu possible par l'explosion des nouvelles technologies et des moyens de transport, favorise «la revanche des petites nations» et leur permette d'accéder enfin à l'indépendance, cela se peut, et Paquin, à cet égard, tient des propos fort pertinents.

Il est vrai, en effet, que la nouvelle donne brise les vieux carcans qui bloquaient l'avenir politique «de mouvements nationalistes subnationaux» portés par des sociétés aussi modernes et développées que la Catalogne, l'Écosse et le Québec. L'intégration économique transnationale, «l'atomisation de la société civile provoquée par les forces du marché» et la mise en déroute de l'État-providence provoquent, selon le politologue, «un double mouvement: les avantages d'être dans un État multinational diminuent substantiellement alors que les obstacles qui rendent difficile ou impossible l'indépendance s'estompent progressivement». Jacques Parizeau et Bernard Landry ne disent pas autre chose. Mais cela est-il pour autant juste et bon?

Stéphane Paquin semble le croire, mais son raisonnement a des allures de paradoxe. Si le déclin de l'État-providence, causé par la mondialisation, a entraîné, de la part des Écossais et des Québécois, un rejet de plus en plus irréversible de la Grande-Bretagne et du Canada qui incarnaient jadis ce modèle de justice sociale, on comprend mal, alors, ce que ces mêmes Écossais et Québécois gagnent à participer d'une logique qui a terrassé un de leurs chevaux de bataille.

La mondialisation, qui détruit l'État-providence en imposant l'hégémonie du marché, serait donc positive parce qu'elle permet, ce faisant, on par ailleurs, l'accession à l'indépendance de petites nations pourtant attachées à l'État-providence? Inspirés par des idéaux de gauche, les «mouvements nationalistes subnationaux» trouveraient donc leur aboutissement grâce au droit de la mondialisation?

Est-ce là une fatalité dont il faudrait se réjouir et faire contre mauvaise fortune... bonne fortune? Une vieille question s'imposerait alors avec plus d'urgence que jamais: l'indépendance, pour quoi faire? Pour participer en toute autonomie à une logique d'épicier qui nie l'un de nos principaux idéaux de départ? Est-ce à cette aventure que Stéphane Paquin, à la suite des leaders péquistes, nous invite? Les indépendantistes progressistes ont, en tout cas, le droit d'être inquiets.

Les considérations politiques et historiques que développe *La Revanche des petites nations* au sujet de la genèse de l'État-nation, de la mondialisation et des cas catalan, écossais et québécois apparaissent plutôt justes et nuancées. La thèse qu'il défend — doit-on la recevoir comme l'analyse d'une fatalité ou un guide stratégique militant? — ressemble trop à une fuite en avant pour emporter l'adhésion des nationalistes attachés à la justice sociale.

louiscornellier@parroinfo.net

FEMMES ET MÉDIAS À TRAVERS LE MONDE
POUR LE CHANGEMENT SOCIAL

Coordonné par Sharon Hackett

du Centre de documentation sur l'éducation des adultes et la condition féminine



Voici un tour du monde des réalisations des femmes dans le domaine des médias, qui signale les obstacles auxquels les femmes se heurtent dans chaque région du globe mais qui présente également plus de 40 stratégies novatrices qu'elles ont mises en œuvre pour conquérir leur place et présenter de nouvelles voix et de nouvelles images.

Une coédition avec
WomenAction

170 p. • 16,95 \$

Chez votre libraire

les éditions du remue-ménage

110, rue Sainte-Thérèse, bur. 501, Montréal (Québec) H2Y 1E6

Tél. : (514) 876-0097 • Téléc. : (514) 876-7951

Olivieri
librairie • bistro

Cette soirée est née d'une rencontre amicale et d'une opportunité: la présence à Montréal des actrices et des acteurs qu'on aura pu voir au TNM dans l'Orestie d'Eschyle (Odéon-Théâtre de l'Europe-Paris).

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél. : 514-739-3639
Fax : 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

LECTURES PAR LES
ACTEURS ET
ACTRICES DU
THÉÂTRE DE
L'ODÉON

Samuel Beckett
Fragments 1 et 2
Éditions de Minuit

Eugène Ionesco
Sole temps pour les vivants
Éditions Flammarion

Serge Valletti
Bravo and Non
Inédit

Christian Rullier
Il marche
Éditions Théâtrales

Lundi 8 octobre 20h
Entrée : 8 \$
Réservations : 739-3639

VIE DE LÉGENDE

Moineau
Le semeur
d'étoiles



Moineau
(Grégoire et Micheline Brainin)

15 sur 23 cm • 536 pages
2-89381-754-8 • 24,95 \$

LE SEMEUR D'ÉTOILES

Toute sa vie, il a mis la poésie au poste de commandement. Passionné, il a vécu sous le signe de l'aventure et de l'amitié. Il a connu les plus grands, et les plus simples l'ont aimé comme un frère. Poète, romancier, comédien, cinéaste... et amoureux d'une seule femme, celui qu'on surnomme Moineau continue à semer des étoiles à travers les continents.

Un monde privé de sens ?

Rencontre avec Zaki Laidi
Chercheur au Centre d'études et de recherches internationales et auteur de plusieurs essais géopolitiques, dont *Un monde privé de sens* et *Le sacre du présent*.

Bien avant les attentats aux États-Unis, le sociologue et politologue Zaki Laidi écrivait déjà que notre monde avait changé, que rien ne serait plus comme avant. Pour lui, nous vivons un tournant historique depuis la fin de la guerre froide, un tournant marqué par un nouveau rapport au temps et à l'espace. Pour donner un sens à notre vie et à notre monde, il faudrait renouer, dit-il, avec la capacité de se projeter dans l'avenir.

Chasseurs
d'idées

Réalisation : Simon Girard

Télé-Québec

Dimanche 14 h et 23 h 03
mardi 15 h

Cette émission est enregistrée
Olivieri

librairie • bistro
Tél. : 514 739 3639

Diffusée sur Internet,
pour plus de détails, consultez notre site
telequebec.tv

Une nouvelle
collection!
Découvrez pourquoi
et comment écrivent
nos auteurs.

FRANÇOIS
BARCELO
ÉCRIRE
EN TOUTE
LIBERTÉ

1000
livres
à commander

Les Éditions LOGIQUES inc.
7, chemin Bates, Outremont (QC) H2V 1A6
DISTRIBUTION EXCLUSIVE: QUÉBEC-LIVRES

LIVRES

ROMAN DE L'AMÉRIQUE

Putain de camionnette Dodge bleu ciel

Le 19 juin 1999, Stephen King, accomplissant sa marche quotidienne de six kilomètres, fut renversé par une camionnette Dodge bleu ciel dont le conducteur, aux prises avec un rotweiller affamé, semblait sortir d'un de ses romans. King eut la jambe brisée en neuf endroits et écopa de quelques autres fractures avec des noms compliqués dans les régions du genou et de la hanche, sans compter une colonne vertébrale ébréchée ici et là. Deux semaines après sa sortie de l'hôpital, il s'attela de nouveau à l'écriture d'un livre commencé quelque 18 mois plus tôt (une éternité, dans son cas...). Pour la première fois, Stephen King écrivait sur l'écriture, cette activité mystérieuse qui, chez lui, donne pourtant l'impression d'aller de soi. Sous les yeux des apprentis et des curieux ravis, le castor bricoleur de la prose ouvrit enfin son coffre à outils.



Louis Hamelin

Dans le monde de Stephen King, on ne publie pas des romans, on les vend. Comme dans: «A l'époque, je n'avais encore vendu que deux romans...» Les puristes feindront de s'offusquer d'un tel vocabulaire, reste que le vade-mecum que nous offre King (un «petit livre», de son propre aveu, puisqu'il ne fait que 378 pages) se présente avant tout comme un manuel pratique d'accès au marché de l'écrit, rédigé par un poids lourd de cette littérature américaine qui adhère avec peut-être plus de franchise qu'ailleurs aux valeurs de la société marchande. King écrit pour le consommateur, et la vertu suprême d'une page issue de sa plume semble être de donner envie de la tourner pour arriver le plus vite possible à la suivante.

Pareil idéal résumé d'ailleurs assez bien la fonction «mécanique» de la prose, soit de se laisser traverser en opposant une résistance minimale. Et King n'a jamais prétendu être autre chose qu'un grand

conteur poursuivi par quelques obsessions dont il emprunte la forme aux bandes dessinées à trois sous et aux films d'horreur de série Z qui ont marqué son enfance. Exemple: *Robot Monster*, «un film dans lequel un type déguisé en singe, un bocal à poissons rouges sur la tête [...], courait partout, à la recherche des derniers survivants d'une guerre nucléaire. Pour les tuer. Je trouvais que c'était du grand art».

Le livre porte, en sous-titre: «Mémoires d'un métier». Mémoires bien incomplets puisqu'ils n'occupent que les 140 premières pages. C'est, de loin, la partie la plus intéressante du livre. Après, on tombe vite dans les petits secrets de fabrication assenés avec toute l'autorité d'un professeur de polyvalente. Les conseils du maître n'ont la plupart du temps rien de bien original (éliminer les adverbes, etc.) mais contiennent aussi des vérités qu'il est bon de rappeler: «*Lis beaucoup, écris beaucoup*» est le commandement suprême. Les jeunes écrivains qui ont inventé la mode consistant à se réclamer d'une culture non littéraire (à leur décharge, il faut reconnaître qu'il s'agit là d'un préalable pour entrer à Radio-Canada) auraient intérêt à méditer la phrase suivante: «*La véritable importance de la lecture est qu'elle vous familiarise avec le processus de l'écriture, vous le rend intime...*» Les ateliers d'écriture, à eux seuls, ne sauraient obvier à toutes les déficiences. Dans la foulée, King y va de cette remarque bien sentie à propos de la télévision: «*J'aurais tendance à dire que fermer cette boîte à débiter sans fin des âneries améliorera, en plus de la qualité de votre écriture, celle de votre vie.*» Pour avoir gaspillé quinze minutes de ma vie, hier, à visionner la curieuse Abitibi sans épinettes que met en scène Jean-Claude

Lord dans *L'Or* (la «série de l'automne», et mon premier quart d'heure de télé depuis le marathon du 11 septembre), je ne puis que lui donner entièrement raison. «*Plus vous lirez, moins vous courrez le risque de vous ridiculiser avec votre plume et votre traitement de texte*», ajoute Stephen King. Dans le monde idéal que vous et moi appelons de tous nos vœux, le conseil devrait aussi s'appliquer au scénariste qui a pris sur lui d'impliquer Marina Orsini dans une ridicule échauffourée de carton-pâte, quelque part entre Val-d'Or et Malibu.

Humour salvateur

Trois choses empêchent cet essai biographique de se transformer en une assommante leçon serinée par le génial col bleu du best-seller: d'abord, l'humour de King, jamais exempt d'une fine touche d'autodérision; ensuite, le côté technique lui-même (on ne demande pas souvent à un auteur dit populaire de parler de son rapport au langage); enfin, le talent du conteur, cet art de ficeler une histoire, appliqué ici à des épisodes de la vie de l'auteur. King a beau avancer que «*la vie n'est pas faite pour soutenir l'art, c'est tout le contraire*», il n'est tout de même pas indifférent, pour l'amateur de potins sommeillant dans le cœur de chacun, de savoir que l'infirmité cinglée de *Misery* était, dans l'esprit de son créateur, l'incarnation maléfique de la coco, dont les petits soins lui deviendront indispensables vers le milieu des années 80. De même, les aficionados frétilleront peut-être à l'idée que les fameux Tommyknockers aient pu représenter, pour l'écri-

vain sous pression, une autre manière d'exorciser sa double dépendance à la fée blanche et aux boîtes d'un demi-litre de Miller Lite: «*Vous bénéficiez d'une certaine énergie et d'une forme artificielle d'intelligence [...]. En échange, vous donnez votre âme.*» Comment ne pas engendrer des monstres, aussi, quand la nécessité vous conduit à boire du Scope à la bouteille dans les toilettes («*Ce machin-là avait plus de goût, avec son léger arôme de menthe*»)? Pour Stephen King, l'écriture peut être thérapie sans passer par l'autofiction.

Attachant King. Ses trucs de boutique, souvent comiques («*Ne soyez pas une lavette!*») ou fondés sur des métaphores d'une efficacité pédagogique indéniable («*La grammaire [...] est le bâton sur lequel vous vous appuyez pour que vos pensées partent du bon pied et cheminent*») peuvent servir même à un type comme moi, capable de rester bloqué deux jours sur sa notice biographique. Pas à dire, cet homme sait ce qu'il fait. Et on se prend à souhaiter, de ce Victor Hugo de l'horreur à peine quinquagénaire, en bons voveurs que nous sommes, une véritable autobiographie.

ÉCRITURE, MÉMOIRES D'UN MÉTIER

Stephen King
Traduit de l'américain
par William Olivier Desmond
Albin Michel
Paris, 2001, 378 pages



Romans-savons

quer à cet homme, donc, qu'il vous est impossible d'intégrer le marché du travail salarié, ayant une œuvre à écrire, dont le monde, qui va mal, a grand besoin.

Ce n'est pas tout: écrire dans le goût du jour, ouvrir avec appréhension les pages littéraires des journaux de fin de semaine, rager de ne pas avoir été repéré par des rédactions blasées et ignorantes, et, si on l'a été, pester contre le critique qui vous a mal lu, n'a rien compris, mais dont l'opinion imprimée a plus de poids que celle, si fine, de vos amis. Ou pire: qui vous a tellement couvert d'éloges qu'il vous faut maintenant le remerciement et vous résigner à devoir écrire le prochain livre de manière à ce que la suave musique se fasse entendre à nouveau.

Ce n'est pas fini: attendre le chaland, avec pour toute compagnie une bouteille d'eau minérale, derrière les tables de signature des Salons du livre; envier son voisin de stand (souvent une voisine, dès lors que les lecteurs, quand ils accourent en masse, sont presque toujours des lectrices, avec le goût à l'avenant), qui a du succès, lui; et si, par chance, on est ce voisin qu'on envie, écrire dans la hantise des caprices, engouements, retournements, modes et défaveurs qui agitent un lectorat aussi ingrat qu'un adolescent, aussi mobile qu'une femme.

Et on n'aura rien dit du plus éprouvant: le pincement aux entrailles, l'hésitation, avant d'ouvrir la missive annuelle de son éditeur contenant le rapport de droits d'auteur. Quel montant recevra-t-on? Ou, perspective plus sombre encore: y aura-t-il seulement un chèque?

Vive la pub

C'est sur ce fond de vicissitudes, à peine illuminé par la pers-

pective de quelques voyages professionnels, que s'est inscrite il y a peu l'initiative de l'Anglaise Fay Weldon et de l'Italien Luigi Malerba visant à insérer, moyennant finances, de la publicité dans leurs romans. Pour le moment, l'idée semble encore trop nouvelle pour ne pas susciter des réactions indignées, mais qui sait si, comme le principe du droit d'auteur défendu par Beaumarchais ou l'instauration d'une pension royale mise en place par Colbert, elle ne fera pas elle aussi son chemin?

Les jean-de-lettres (car c'est bien cette seule catégorie d'écrivains qui est concernée), tout en clamant leur besoin de liberté, ont montré qu'ils pouvaient sans problème collectionner les fils à la patte et poursuivre leur œuvre. La pub serait donc aux romans où elle s'insère ce que les bas rouges et la jupe violette sont aux dames de petite vertu: un signe distinctif qui a le mérite de préciser d'emblée à qui on a affaire et la nature de la transaction à conclure. L'agent littéraire de Fay Weldon ne s'y est pas trompée, qui ne voit pas de problème avec un placement publicitaire romanesque, duquel, en mac sourcilieux, elle préleva sa part le moment venu. Et comme toutes les professionnelles ne travaillent pas dans la rue mais n'en demeurent pas moins professionnelles lorsqu'elles opèrent au téléphone rose ou dans les halls des grands hôtels, les jean-de-lettres ne cessent

d'être ce qu'ils sont, en tous lieux où ils croient pouvoir exercer, de façon lucrative, leur profession.

Qui sait? Un jour peut-être, comme ladite dame, fourbue après une nuit de travail, met des talons plats pour conduire ses enfants à l'école avant d'aller dormir, ces derniers pourront-ils, leur faim au ventre apaisée, songer à rejoindre l'aristocratie des lettres, un Wallace Stevens eu-

vrant dans les assurances, un Julien Gracq professeur de géographie? A moins que, ayant lu La Bruyère, ils n'aient tiré leurs

conclusions: «*La gloire ou le mérite de certains hommes est de bien écrire; et de quelques autres, c'est de n'écrire point.*»



SIGNETS

Marie-Andrée Lamontagne
Le Devoir

Ce qu'il y a de bien avec les schématisations, c'est qu'elles permettent de poser le problème sans détours précautionneux, quitte à réserver les nuances pour plus tard. On pourrait dire ainsi qu'il existe deux catégories d'écrivains: ceux qui s'efforcent de vivre de leur plume et ceux qui n'y songent pas. Ces derniers, forcés pour vivre d'exercer un métier en apparence contraignant, parfois situé aux antipodes de leur activité littéraire, sont libres par ailleurs d'écrire ce qu'ils veulent et d'en publier le résultat au rythme qui leur convient, sans rien attendre de personne.

Les premiers, ayant tout fait pour se libérer des nécessités communes, y étant parvenus et disposant, en principe, de tout leur temps pour écrire, vont de servitude en servitude. La liste est longue: compléter tous les deux ans un formulaire de demande de bourse, être suspendu aux verdicts capricieux (ou trop prévisibles) des jurys, devoir expliquer régulièrement à quelque fonctionnaire de l'Aide sociale ou de l'Assurance-emploi, visiblement dépourvu de toute sensibilité littéraire et qui, tout en griffonnant dans le dossier C214MR, songe à la pelouse qu'il devra tondre en rentrant, devoir expli-

PLUS QUE PARFAITES
LES AIDES FAMILIALES A MONTRÉAL, 1850-2000

Raphaëlle de Groot
et Elizabeth Ouellet

Les auteures présentent l'évolution du travail domestique selon une perspective sociohistorique. Elles accordent une large place aux témoignages de ces travailleuses et elles font également état des luttes menées par l'Association des aides familiales du Québec.

L'exposition *Plus que parfaites*, réalisée par l'artiste Raphaëlle de Groot, se tiendra au Centre d'histoire de Montréal jusqu'en avril 2002.

Abondamment illustré
178 p. 24,95 \$



En vente chez votre libraire

les éditions du remue-ménage

FÉLICITATIONS!

La direction et les membres du personnel de
QUÉBEC AMÉRIQUE
félicitent

madame Marie-Éva de Villers,
première lauréate du Mérite de l'Ordre des traducteurs,
terminologues et interprètes agréés du Québec.



Cette distinction souligne des réalisations exceptionnelles échelonnées sur toute une carrière dans le domaine des professions langagières.



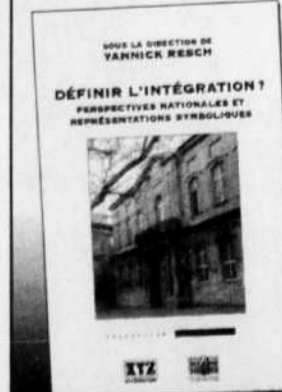
Fidèle collaboratrice de la première heure chez Québec Amérique, Marie-Éva de Villers est l'auteur du *Multidictionnaire de la langue française*, à paraître en version électronique à la fin d'octobre.

www.quebec-amerique.com

XYZ éditeur COLLECTION DOCUMENTS



Cet essai rassemble les interventions de sociologues, de philosophes, de théoriciens du fait littéraire, ainsi que d'écrivains, québécois et européens, à l'occasion d'un colloque tenu à l'Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence.

Yannick Resch
Définir
l'intégration?

Perspectives nationales
et représentations symboliques

168 p. • 22,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-75-37
Courriel: xyzed@mlink.net

Librairie
Renaud-Bray

Livres • Musique • Films • Cadeaux • Jeux

La déjà célèbre

Nelly Arcan

sera présente

chez Renaud-Bray,
succursale Champigny

le dimanche
7 octobre
de 12 h à 14 h

À 12 h, elle participera à une table ronde
sur le thème de l'auto-fiction à

l'émission Bouquinville de la chaîne

culturelle de Radio-Canada 100,7 FM

diffusée en direct de la librairie.

L'émission sera suivie d'une lecture de passages
de son livre «Putain» lequel est déjà
en nomination pour les prix Femina et Médicis.

Une séance de signatures
couronnera ces activités.

4380, rue St-Denis (514) 844-2587



LIVRES

LE FEUILLETON

La musique de la mort

Jonathan Coe, que les lecteurs français connaissent surtout pour son *Testament à l'anglaise*, paru chez Gallimard en 1995 — roman qui a reçu dans son pays le John Llewellyn Rhys Prize et, en France, le Prix du meilleur livre étranger (1996) —, ainsi que pour *La Maison du sommeil*, son cinquième roman, récompensé en 1998 par le Médicis étranger, n'a pas fini de nous surprendre. Bien que, cette fois, en publiant un roman sorti dans son pays en 1990, Gallimard risque surtout de créer l'impression que cet auteur suit une évolution à rebours. Ce n'est pas que nous ne reconnaissions pas son esprit sarcastique et son penchant pour la critique sociale mais plutôt que tout cela est fait avec moins de moyens et un peu plus de naïveté. En effet, qu'est-ce que *Les Nains de la mort*, sinon un règlement de comptes avec l'adolescence, ses illusions amoureuses et une certaine musique «jeune» qui a sans doute séduit un jour l'auteur, comme tant d'autres de sa génération en Angleterre (il est né en 1961)?

Nous suivons donc la vie de William, un jeune musicien de 23 ans en quête de gloire, du moins de reconnaissance, qui habite une HLM à Londres et fréquente des clubs plutôt minables. Pianiste que son professeur estime plutôt doué, il s'est embarqué avec un groupe qui porte le nom de L'Alaska Factory, composé de musiciens qui ne semblent avoir aucun talent particulier sinon celui de dénaturer ses compositions et d'en faire disparaître les subtilités rythmiques et mélodiques. Romantique à une époque où l'on vit froidement et

sauvagement (nous sommes en 1988), William est de plus tombé amoureux d'une jeune fille, Madeline, gouvernante chez une vieille dame fort riche, qui non seulement n'éprouve rien pour lui, jouant d'indifférence, mais n'aime pas sa musique. «Lorsque je me mis à jouer sur le piano de Miss Gordon, la première fois que Madeline m'avait autorisé à venir la voir, elle s'était précipitée dans la pièce pour me dire d'arrêter, de peur que je ne réveille la vieille dame.»

En somme, autant du côté de sa vie de bohème que de sa vie amoureuse, William est floué. Et malheureux. Mais il est à un âge où l'on reconstitue sans cesse ses espoirs, malgré les signes évidents de leur défaite. A ce titre, il en devient attachant à force d'aveuglement.

Un jeune homme pas à sa place

Le premier chapitre du roman commence tout en douceur, avec l'évocation d'une pièce trop chauffée qui rend somnolent le narrateur (qui se demande d'ailleurs s'il appellera ou non Madeline, qu'il n'a pas vu depuis une semaine), se poursuit avec la longue observation des passants à Cambridge Circus, ce qui lui donne le sentiment d'une grande plénitude parce que, face à tous ces gens qui s'agitent dans tous les sens, il a réussi, lui, à «s'arrêter», pour se terminer de la manière la plus violente et la plus surréaliste qui soit un meurtre sordide perpétré par deux nains sur la personne d'un chanteur — qui donne dans le punk — qu'il était venu rencontrer pour savoir s'il avait besoin de ses services. Dans l'univers romanesque de Coe, la violence est

toujours présente et souvent imprévue. Il faudra cependant lire encore bien d'autres pages avant de comprendre les motivations de ce meurtre qui, soit dit en passant, a pris pour cible la mauvaise personne. Mais aussitôt, retour à la case départ, c'est-à-dire avant que tout cela n'ait eu lieu. Le brio de l'auteur est ici d'ouvrir la suite sur une question anodine: pourquoi n'aime-t-il pas le compositeur Andrew Lloyd Webber, celui des comédies musicales *Cats*, *The Phantom of the Opera*, *Jesus Christ Super Star*? Sa réponse est en soi une critique assez sévère de la culture contemporaine, où règne la plus grande confusion: «Mais ce que je trouvais insupportable, c'était sa manière de mélanger tout ça sans jamais se soucier du style, de la cohérence, du genre: des mini-pastiches d'opérettes débouchaient sur des passages de sous-rock tandis qu'un orgue vaguement gothique moulait sans fin des gammes chromatiques qui faisaient déjà cliché il y a quarante ans dans les films d'horreur Universal. Et pourtant, le public gobait ça.»

A travers cette simple description, c'est la «guerre du goût» dont a abondamment parlé Philippe Sollers (dans un livre qui porte ce titre) qui est mise en relief et, avec elle, la difficulté que nous avons aujourd'hui à proposer des modèles exigeants qui aient quelque chance d'être reconnus par le public. En revanche, il faut l'avouer, ce que William a à proposer ne semble guère avoir plus de valeur... Il semble plutôt donner dans le sentimental et le romantique, ce qui est d'ailleurs loin de ce qu'avait à lui proposer le groupe punk: «La vie, c'est la mort / La mort, c'est la vie / et le noir est la couleur du cœur humain / La mort, c'est la vie / La mort, c'est la vie / Il faut mourir avant de vivre / Il faut tuer avant d'aimer.» Et dire qu'ils se deman-

daient si ça ne faisait pas trop gnan-gnan, trop sympathique! Triste et sombre époque. Et toujours cette affaire avec Madeline l'indifférente. Et puis, bientôt, l'histoire de cette jeune femme, serveuse dans un bar, qui a engagé les deux nains pour assassiner son ex-mari parce que ce dernier avait abusé de ses filles. Je ne vous dirai évidemment pas de qui il s'agit, sauf à vous mentionner que lui aussi travaille dans le domaine de la musique. Alors, quand on dit que la musique adoucit les mœurs...

Au total, c'est un curieux roman que nous livre ici Jonathan Coe, plein de violence juvénile, où tout fout le camp et en même temps où certains, comme William, croient encore pouvoir éprouver de vrais sentiments, continuent de rêver qu'on peut être heureux, avoir des enfants, faire de la musique qui ne tombe ni dans le piège de la confusion des genres ni dans le cri pseudo-expressionniste. Cela donne le portrait d'un jeune homme en porte-à-faux par rapport à son époque et à sa génération, un amoureux naïf et plein de bonne volonté, toujours prêt au compromis, une sorte de gentleman campagnard qui se serait trompé de lieu et de milieu. Alors, on sort aussi de ce roman avec l'impression d'un récit inachevé, mal défini. Et on se demande ce qu'il nous a apporté.

denisjp@videotron.ca

LES NAINS DE LA MORT

Jonathan Coe
Traduction de l'anglais par Jean-François Ménard
Éditions NRF Gallimard
Paris, 2001, 231 pages

ESSAI

La colère du biographe

MICHEL BIRON

En 1960, l'essayiste Jean Le Moyne commençait son fameux texte sur Saint-Denis Garneau par ces mots: «Je ne peux pas parler de Saint-Denis Garneau sans colère. Car on l'a tué.» Quarante ans plus tard, le poète François Charron reprend cette colère à son compte et entreprend de préciser, preuves à l'appui, qui sont les coupables.

Son «essai biographique» intitulé *L'Obsession du mal - De Saint-Denis Garneau et la crise identitaire au Canada français* (Herbes rouges) ne veut pas passer inaperçu: contrairement au court «récit biographique» publié en 1994 par le

cousin de Saint-Denis Garneau, Antoine Prévost (*De Saint-Denis Garneau - L'Enfant piégé*, Borel), contrairement aussi à l'étrange petite «fantaisie biographique» qu'André Brochu a publiée en 1999 (*Saint-Denis Garneau - Le Poète en sursis* XYZ éditeur), le livre de Charron est une brique de 590 pages. Il n'est pas seulement beaucoup plus long que les livres récents publiés sur le même sujet: il est aussi beaucoup plus ambitieux, comme le suggère le sous-titre, François Charron propose une véritable psychanalyse du poète, doublée d'une critique féroce de la société de l'époque, soumise au joug d'une Église profondément inhibitrice.

La thèse générale du livre est assez difficilement réfutable: Saint-Denis Garneau (que Charron préfère nommer «de Saint-Denis Garneau» pour respecter la signature de l'auteur) éprouve une insurmontable culpabilité devant «le péché de chair», et il n'est pas le seul à son époque. Est-ce une surprise? On croyait avoir compris cela depuis longtemps, mais il semble qu'il faille le dire de nouveau. Peu importe par ailleurs que des sociologues, des historiens ou des politologues aient nuancé depuis une vingtaine d'années cette lecture monolithique. De toute façon, Charron a pris le parti de n'en citer aucun. Les références privilégiées par le biographe sont presque toutes de nature psychanalytique. Saint-Denis Garneau serait la malheureuse victime de l'oppression cléricale et d'une mère étouffante.

On aimerait bien comprendre quels sont les enjeux réels d'une interprétation qui fait le procès du catholicisme canadien-français comme s'il n'y avait jamais eu de Révolution tranquille. Ce réquisitoire enfonce des portes qu'on croyait ouvertes depuis longtemps. Saint-Denis Garneau appartient à un milieu profondément catholique, on le sait. La revue à laquelle il a collabo-

ré, *La Relève*, reste, malgré un certain esprit d'ouverture, une revue catholique. On conviendra sans peine, je crois, que le discours de cette revue s'accorde assez difficilement avec les idées modernes relatives au mal, disons celles de Georges Bataille, pour ne prendre que cet auteur cité en renfort par Charron.

Pour nourrir son propos, le biographe aborde le versant le plus sombre de l'œuvre garnélienne, celui que la plupart des critiques ont peu à peu délaissé. Charron relit avec courage, sans jamais se fatiguer, les nombreuses lettres dans lesquelles l'écrivain se dénigre et se rabaisse, les pages de journal où son esprit tourne péniblement en rond, les articles ennuyeux, les poèmes de jeunesse. Tout y passe, pas un fragment de texte n'est négligé. Chaque chapitre se présente comme un assemblage de citations ressassant la même «obsession du mal». Ainsi, le voyage désastreux du poète à Paris, à l'été 1937, est raconté par le menu: nous avons droit à chaque bout de lettre, au moindre extrait de journal, pour reconstituer ce que le poète a lui-même baptisé sa «saison en enfer».

À plusieurs endroits, Charron intervient, juge, explique pourquoi le poète se trompe ou a raison, dia-

logue avec son lecteur comme s'il était en train de lui parler de ses propres idées et non de celles de Saint-Denis Garneau. Plus essayiste que biographe, il lui arrive fréquemment de forcer le trait, comme s'il voulait à tout prix prendre le contre-pied d'une certaine critique, au risque d'affaiblir son propos. Voulant par exemple rétablir la vérité au sujet du seul recueil publié par Garneau de son vivant, *Regards et jeux dans l'espace*, il conteste — avec raison — l'idée voulant que ce recueil ait été mal reçu. Il cite ou paraphrase les quinze comptes rendus consacrés au recueil et affirme qu'on a affaire à une «réception positive presque unanime», à un «accueil dithyrambique (ou presque)». Or les textes qu'il cite lui-même disent autre chose. Outre le fait que les deux articles les plus sévères soient le fait d'écrivains en vue (Claude-Henri Grignon et Albert Pelletier), la plupart des autres commentateurs mêlent à leur enthousiasme d'importants bâtons. Pressé d'en découdre avec des idées qu'il juge reçues, Charron semble plus intéressé à marquer l'originalité de ses vues qu'à rendre compte avec exactitude des faits et des textes.

À travers la figure de Saint-Denis Garneau, Charron règle ses comptes avec tous ceux qui n'ont pas compris la modernité de son œuvre. Paradoxalement, il règle aussi ses comptes au passage avec ceux qui ont pris la mesure de cette modernité, mais cette fois pour d'autres raisons qui tiennent au fait que ceux-ci accordent peu de prix aux explications de type biographique. De quelque façon qu'on le lise, cet «essai biographique» nous en apprend beaucoup plus sur Charron lui-même que sur celui qu'il considère, non sans raison, comme «le plus grand poète québécois de son siècle».

Michel Biron est essayiste et enseigne la littérature québécoise à l'UQAM. Dernier titre paru: *L'Absence du maître - Saint-Denis Garneau, Ferron, Ducharme, Presses de l'Université de Montréal, 2000.*

L'OBSESSION DU MAL

François Charron
De Saint-Denis Garneau et la crise identitaire au Canada français
Les Herbes rouges
Montréal, 2001, 590 pages

Une nouvelle collection!
Découvrez pourquoi et comment écrivent nos auteurs.

FRANÇOIS BARCELO
ÉCRIRE EN TOUTE LIBERTÉ

ÉCHOS

Le rôle du poète

Les admirateurs de Gaston Miron n'ont pas de frontières. L'Association des amis de Gaston Miron s'est alliée à l'Académie des lettres du Québec pour organiser un colloque sur le thème: «Des poètes dans la cité — rencontres autour de Gaston Miron.» L'événement débutait hier avec une soirée de lectures de poètes français et québécois, à la Maison des écrivains, rue Laval, à Montréal. Il se poursuivra aujourd'hui, à la maison Ludger Duvernay, au 82, Sherbrooke Ouest.

À partir de 10h30, une table ronde, animée par Bruno Roy, le président de l'Union des écrivains québécois, réunira Denise Brassard, qui traitera de la langue des écrivains, Sylvestre Clancier et Lionel Ray, qui parleront de l'engagement des écrivains et Philippe Pugas, qui abordera le thème de la poésie en tant que regard sur le monde.

À 14h30, le colloque se poursuivra avec une seconde table ronde, animée par Gilbert Pilleul, le secrétaire général de l'Association française des amis de Gaston Miron. Y participeront aussi André Brochu, qui parlera de la présence des poètes dans la cité, Jacques Tornay, qui s'entretiendra de «la poésie de langue française ou l'engagement au quotidien», et de Pierre de Bellefeuille, qui traitera de «Gérald Godin et Gaston Miron, poètes engagés».

À 16h30, un cocktail sera offert par l'Union des écrivains québécois et l'Académie des lettres du Québec, à la Maison des écrivains, au 3492, rue Laval.

Les finalistes du Giller

La liste des finalistes pour le prix littéraire Giller, accordé à un auteur de fiction anglophone, a été rendue publique cette semaine à Toronto. Cette liste a été dévoilée en conférence de presse par le journaliste Robert Fullford, et par les écrivains Joan Clark et David Adams Richard. Le prix Giller est accompagné d'une bourse de 25 000 \$, remis par son fondateur, Jack Rabinovitch.

Les finalistes du prix Giller de cette année sont donc le poète Michael Crummey, pour son premier roman *River Thieves*, le dramaturge Michael Redhill pour son premier roman *Martin Sloane*, l'auteur de nouvelles Timothy Taylor, pour son *Stanley Park*, qui est également un premier roman. Sandra Birdsell est aussi en lice pour son troisième roman *The Russlander*, la romancière Jane Urquhart pour *The Stone Carvers*, et Richard B. Wright, pour *Clara Callan*.

Rencontres avec des écrivains

Les amateurs pourront rencontrer des écrivains, et les entendre parler de leur métier, à trois reprises, à l'auditorium du musée du Québec, à Québec, cet automne. Ces rencontres sont organisées par Motus et caetera, en collaboration avec la Bouquinerie de Cartier, et la Boutique du livre de Sainte-Foy.

Ces rencontres seront animées par Gilles Pellerin. Le programme prévoit la participation des auteurs Gilles Archambault et Guillaume Vigneault, le mardi 9 octobre, celles de Jean-Jaques Pelletier et de Guy Demers, le mardi 6 novembre, et celles de Louis Hamelin et de Nicolas Dickner, le mardi 4 décembre. Chaque rencontre a lieu à 19h30.

C. M.



AMÉLIE NOTHOMB

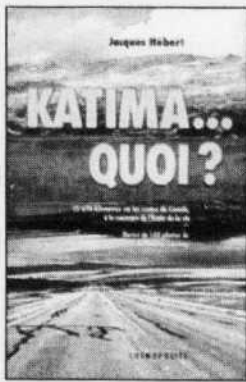
Amélie Nothomb
Cosmétique de l'ennemi
roman
Albin Michel

J'avais commis un crime parfait.
La preuve, c'est que je suis toujours en liberté.

ALBIN MICHEL
www.albin-michel.fr

JACQUES HÉBERT

« Pour ces temps moroses,
un livre à la fois passionné et joyeux
qui nous réchauffe le cœur ! »



- Trois mois de camping, 25 000 kilomètres en camionnette à travers les dix provinces, le Yukon et les territoires du Nord-Ouest.
- Illustré de 142 photos couleurs d'Anthony Loring
- En vente chez votre libraire
- Diffusé par DIMÉDIA
Téléphone : (514) 336-3941
19,95 \$ - 208 pages - ISBN 2-9807262-0-6

LE DEUXIÈME SEXE

UNE RELECTURE EN TROIS TEMPS
1949-1971-1999

sous la direction de
Cécile Coderre et Marie-Blanche Tahon



Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir est reconnu comme un livre majeur du XX^e siècle. Si l'accueil qu'on lui a réservé en France a été houleux, qu'en a-t-il été au Québec? Quelle influence a-t-il exercée sur ses lectrices? De quelle façon a-t-il contribué aux débats théoriques féministes des dernières décennies?

Les textes rassemblés ici visent à amorcer une réflexion face à cette œuvre qui constitue encore aujourd'hui un héritage vivant.

175 p. • 19,95 \$

Chez votre libraire

les éditions du remue-ménage

110, rue Sainte-Thérèse, bur. 501, Montréal (Québec) H2V 1E6
Tel. : (514) 876-0097 • Téléc. : (514) 876-7951

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Chasse aux sorcières

JOHANNE JARRY

« Je n'ai jamais eu l'occasion de raconter cette histoire telle quelle, dans tous ses détails, à qui que ce soit, Nathan Zuckerman. Je ne l'ai jamais dite et je ne la redirai jamais. Je voudrais la dire bien. Jusqu'au bout. » Alors qu'il vit comme un reclus dans l'ouest de la Nouvelle-Angleterre, Nathan Zuckerman croise par hasard Murray Ringold, son premier professeur d'anglais au collège. « Dans la société humaine, penser est la transgression la plus radicale », disait le maître. L'homme n'a rien perdu de sa conviction puisque, bien qu'âge de 90 ans, il suit un cours d'été intensif intitulé « Shakespeare au tournant du millénaire ».

Nathan passe six soirées avec Murray. Ce dernier lui raconte ce que fut la vie de son frère cadet, Ira Ringold, celui qui a illuminé les premières années de jeunesse pleines de ferveur de Nathan. Les convictions sociales d'Ira et sa volonté de mettre l'art au service de tous ont inspiré le jeune aspirant écrivain. Nathan a construit une œuvre, mais il ignore ce qu'il est advenu d'Ira. Ce géant trop à l'étroit dans sa vie, terrassier mais aussi imitateur itinérant d'Abraham Lincoln dont il épouse parfaitement le discours, sera propulsé dans le grand monde, celui qu'il combat, en devenant un acteur populaire à la radio. Il y rencontre Eve Frame, ex-star du cinéma muet, fréquente le beau monde, tout en demeurant obstinément à gauche, préférant laver la vaisselle avec la bonne plutôt que d'assister à la soirée mondaine qu'offre sa femme.

La belle histoire d'amour tourne vite au cauchemar à cause de Sylphid. La fille d'Eve refuse de céder sa place au quatrième mari de sa mère. Une vie d'enfer commence. La justice qu'Ira réclame sans cesse, il n'y aura pas droit dans sa vie privée. Car Eve Frame est d'abord une mère rongée par la culpabilité, qui cède tout à sa Sylphid et qui, pour lancer la carrière de musicienne de sa fille, permettra la publication d'un livre dont les propos mensongers ravageront Ira.

Aux États-Unis, dans les années 50, le maccarthysme fait la chasse ouverte aux communistes. Des vies d'hommes et de femmes sont brisées. Certains, comme Murray, ont pu résister. Même si on lui a retiré son poste de professeur pendant plusieurs années, Murray confie à Nathan qu'il a adoré aller d'une porte à l'autre, proposer des aspirateurs aux gens. Ça lui a permis de voir comment ils vivaient et de les écouter: « mon regard sur la vie est plus ouvert depuis ». Mais Ira, lui, a tout perdu et la publication du livre de sa femme le plonge dans une sorte de démente qui le coupe du monde. Un monde qu'il réintégrera peu à peu pour finir ses jours comme gardien d'une mine désaffectée. Toutefois, grâce à quelques précieux alliés, il aura réussi à entraîner sa femme dans sa chute. Quant à Nathan, Murray lui apprend que c'est parce qu'il a été vu chez Ira qu'on lui a refusé une bourse d'études prestigieuse, ce qui ne l'a quand même pas empêché de devenir écrivain.

Les cours de Murray ont nourri le « désir naissant d'indépendance sociale » de Nathan, ses débuts d'écrivain portent la marque de l'engagement politique d'Ira. Mais c'est le jeune Léo Glucksman qui lui fera découvrir l'Art, avec un

grand A. Ce professeur n'hésitera pas à lui balancer au visage: « Qui vous a dit que l'art est au service du "peuple" ? [...] Vous voulez vous révolter contre la société? Je vais vous dire comment faire: écrivez bien. » Sans doute un écrivain doit-il subir plusieurs influences pour trouver sa voix, c'est du moins ce que Nathan Zuckerman laisse comprendre au lecteur du fond de sa retraite.

Dans *J'ai épousé un communiste*, troisième volet de sa trilogie historique après *Le Théâtre de Sabbath* et *Pastorale américaine*.

Philip Roth fait revivre cette période noire de l'histoire américaine où le mot « communiste » faisait trembler le pays. Comme le dit Murray, ce qui était effroyable, c'était qu'on avait peur du mot, mais que, dans les faits, on ignorait ce que signifiait être communiste. Tout comme dans *La Perte et le Fracas* d'Alistair MacLeod, *J'ai épousé un communiste* démontre comment la grande histoire est liée à la petite histoire, celle de nos vies. On y retrouve aussi cette proximité entre deux frères. Toutefois, le témoignage détaillé de Murray, contrairement à celui de l'orthodontiste ontarien, est plus prétentieux. Car malgré tout ce qu'il croit savoir et explique, le mystère qui entoure Ira Ringold demeure entier. Ce qu'il a vraiment ressenti, personne d'autre que lui ne peut en témoigner. Ce mystère d'une vie, il arrive que la littérature tente de le percer.

Rappelons que Philip Roth recevait l'an dernier le prix du meilleur livre étranger pour son roman précédent, *Pastorale américaine*, qui vient tout juste de paraître dans la collection « Folio ». Auteur d'une œuvre volumineuse que certains inscrivent dans la catégorie autofiction, cet écrivain a donné des livres plus confidentiels comme *La Contrevie ou Patrimoine*. Ces récits embrassent moins large que sa trilogie historique. Moins bavards, ils se feront peut-être mieux entendre de certains lecteurs. A chacun de choisir si Philip Roth qui lui convient.

J'AI ÉPOUSÉ UN COMMUNISTE

Philip Roth
Traduit de l'anglais
par Josée Kamoun
Gallimard
Paris, 2001, 408 pages

Le tome deux de la saga de VLB est disponible partout!

Victor-Lévy Beaulieu
Bouscotte
Les conditions gagnantes



Triptyque **Nando Michaud**
www.generation.net.com triptyque
Tél.: (514) 597-1666



Un pied dans l'hécatombe

Un pied dans l'hécatombe

Pamphlétaire vitriolique à ses heures (et manifestement pas réfractaire au temps supplémentaire). Michaud n'épargne rien ni personne.

Stanley Péan, *La Presse*

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Bouleversante autoscopie

Laure Adler recompose chaque étape d'un drame personnel

GUYLAINE MASSOUTRE

À quoi pensent les fœtus? À qui appartient l'enfant? La violence qui détruit serait-elle créatrice? Telles sont les questions que Boris Cyrulnik se pose dans son bel essai, intitulé *Les Nourritures affectives* (Poches Odile Jacob, 2000). Tenir ce livre ouvert peut utilement accompagner la plongée dans *A ce soir*, récit autobiographique de la journaliste et directrice littéraire Laure Adler. Voici qu'après sa brillante biographie de Marguerite Duras, elle publie un premier texte de création personnelle, sur un sujet ô combien intime: la mort de son petit garçon, âgé d'un an et demi. Le décès remonte à 17 ans, et l'émotion demeure vive. A tel point que les questions de Cyrulnik prolongent en mots justes les angoisses béantes du livre d'Adler.

Nulle fiction ici. L'enfant s'est étouffé chez sa nourrice, en avalant de travers. Lorsque le médecin de l'urgence se saisit de l'enfant, celui-ci est bleu. Après de longues semaines de combat, le petit dépose les armes. Ce type d'accident est rarissime. Est-il besoin de dire que le livre met en forme une douleur extrême et qu'il raconte la lente montée de la pétrification, qui amène les parents et le corps médical de l'urgence à l'acceptation de l'irréversible?

Cyrulnik rappelle qu'« on n'observe que ce qu'on sait percevoir ». C'est pour cette raison que les auteurs de livres se donnent la peine d'écrire: savoir percevoir permet de mieux observer ce qui est. Ecrire, c'est ici voir la mort en face. Or, quel parent peut accepter un tel sort pour son enfant? Laure Adler ne s'est pas coincée dans cette impasse. Son livre prend le sujet encore vif, l'extirpant de l'enfer mémoriel tel Orphée Eurydice, et le retourne au grand jour, comme la charrue la terre, pour l'ensemencer d'hu-

manité. Elle permet une nouvelle floraison du vivant.

Une écriture vigilante et virtuose

Acte de chair, moisson des sens chargés d'histoire, la maternité éclôt: « Je sais que je consens. Je lâche tout. M'étonne simplement que cette chose-là — à laquelle j'ai tant pensé — surgisse maintenant, dans cette lumière d'une journée qui commence. » L'enfant est arrivé. De même, l'écriture est mûre, accomplie: elle peut naître, sang sitôt sec sur une page vierge.

Le livre s'ouvre avec un banal accident de la circulation, qui remet en mémoire une date anniversaire. Celle d'une fin; autant dire d'un début. Entre les deux, une longue colère règne sur un territoire frappé de mutisme: « Ceci n'est pas un récit. C'est une tentative de raccommodement avec le monde. » Thérapeutiques, les mots réapprovoient doucement la vie. De leur rythme, ils renversent un échec, celui de la réanimation impuissante à rendre son souffle vital à l'enfant bleu.

En petits paragraphes, fragments d'une écriture qui n'est pas sans rappeler les *Fragments du discours amoureux* de Roland Barthes, les mots suivent la respiration d'Adler. Inspiration, vous plongez dans un « bain de mots ». Soufflez d'un trait: « Alors, avec cette lourdeur assumée, cette idiotie conquérante, cette légèreté aussi que donne le malheur, qui, que vous le vouliez ou non, vous situe ailleurs d'une certaine façon, comme une scaphandrière sans beaucoup d'oxygène, et dans aucune préparation respiratoire, je descends, ou plutôt je m'enfonce, au fond de la nuit. » Maintenant, pause, sur le papier blanc (une page complète); l'écriture se suspend. Ainsi va le livre.

Le récit s'engage, donc, des tréfonds de la mémoire. Comme elle est intacte! L'écriture fait des merveilles, précise, enjouée, suivant allégrement les surprises de la

vie, nichées dans un corps fécond. L'évocation de la grossesse est un vrai bonheur, mélange de légèreté et de rondeur jolie. L'écriture se fait ivre, palpitante, lisse et dilatée. Pourtant, la mère et l'enfant devront en découdre avec une fusion qui se mesure, d'ordinaire, à l'aune de quelque 18 années. Le temps leur est minuté. Heureusement, l'écriture le dilate à la mesure de l'éternité.

« Comme un grand chien fou... »

« La douleur, écrit Laure Adler, est bien quelque chose de vivant, de concret, de palpant, de turbulent comme un grand chien fou qui, en s'amusant, peut vous enfoncer sans crier gare ses crocs jusqu'au sang. » Y aurait-il, comme le pense l'éminent scientifique Cyrulnik, quelque plaisir à observer même ce monstre, qui vous talonne? Dès lors que la pensée innove, la poésie franchit d'un coup la distance de ce qui la subjugue ou la terrorise. Le livre de Laure Adler fourmille de trouvailles heureuses.

Il y a maints détails observés, sur la vie dans les hôpitaux, parmi ces soignants dévoués ou par-

fois malhabiles. Des doutes, sur les soins douloureux. Des consultations de voyantes, de sorciers. Des gestes, si précis pour communiquer charnellement avec l'enfant branché. Des médecins, qui s'envoient par fax, à travers le monde, de quoi travailler en solidarité. Des retours au quotidien, comme s'il y avait encore, pour les parents, un ailleurs que le service du pavillon où une nouvelle famille, traversée de départs et tricotée de liens provisoires, s'est constituée. Et toujours, l'errance, liée au seul désir qui taraude l'espoir que demain, cela ira mieux. Enfin, les larmes partagées et un dernier geste d'adieu au petit corps, replié autour de son secret.

Dès qu'il arrive à l'hôpital, l'enfant appartient à tous, et sa vie n'est plus le bien d'aucun. Mais c'est l'affaire de vivre qui est plus grande que tous. Ce drame privé l'est aussi, parce que l'écriture en question est ici affaire de vie ou de mort.

À CE SOIR

Laure Adler
Gallimard NRF
Paris, 2001, 186 pages

BLANCHET

LES MONTRÉALISTES

Les Montréalistes
roman
Renée Blanchet

À la suite d'une recherche fouillée dans les archives, Renée Blanchet nous livre, avec *Les Montréalistes*, un roman historique qui peint la vie des habitants de Montréal vers 1680. C'est un tableau des mœurs de l'époque, qui s'attarde à la vie folichonne des cabarets de Montréal.

Distribution: Prologue

ISBN: 2-922245-53-5
376 pages • 24,95 \$

LES ÉDITIONS VARIA

C. P. 35040, CSP Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4
Tél.: (514) 389-8448 • Téléc.: (514) 389-0128

5^e ANNIVERSAIRE!

www.varia.com

KATHERINE PANCOL

Et monter lentement dans un immense amour...

roman
Albin Michel

Follement romantique, follement romanesque, un roman fou qui ne parle que d'amour.

ALBIN MICHEL
www.albin-michel.fr

GERMAIN DULAC

ADÈS LES HOMMES... AUSSI

essai
vlb éditeur
21,95 \$

Conditionnés à « endurer leur mal », les hommes utilisent peu les services de santé. N'est-il pas temps de changer cette situation?

vlb éditeur
www.edvlb.com

LIVRES

DANS LA POCHE

Sur quelques filiations

JOHANNE JARRY

À qui et à quoi sommes-nous liés? Si la question de la filiation est au cœur de la vie, plusieurs récits en font aussi leur pivot central, à commencer par *Mon frère* (Points), de Jamaica Kincaid, un livre tumultueux, à mille lieues de l'anecdote et des confidences, écrit en réponse à la mort annoncée de ce frère à Antigua, l'île antillaise qu'il n'a jamais quittée. La narratrice va vers lui, replonge dans un monde qu'elle croyait avoir déserté, se retrouve au cœur d'une histoire familiale dont la douleur n'est pas encore épuisée. Connait-elle celui dont elle tente de soulager la douleur? L'aimait-elle, ce frère? «[...] *quelqu'un dont je ne savais pas que je l'aimais était mort, quelqu'un que je ne voulais pas aimer était mort, et cette mort avait quelque chose d'une disparition au-delà de l'horizon, la fin, une fin, rien... et pourtant, que faire?*» Écrire, peut-être...

Les liens du sang

«Soyez toujours unies et rien de mal ne pourra vous arriver.» C'était le souhait qu'émettait leur mère, le soir, en les embrassant pour la nuit. Isabella et Maria, les héroïnes de *Sœurs* (J'ai lu) de Cristina Comencini, grandissent dans une famille bourgeoise italienne des années 50. Isabella invente le monde, s'y précipite tête baissée, avide de vivre. Maria l'observe, réfléchit, s'inquiète pour sa sœur, se range dans une



vie qui l'ennuie. Elles deviennent de jeunes femmes engagées, l'une en Italie, l'autre autour du monde, séparées mais inséparables, chacune portant l'autre en elle, jusqu'à ce que la plus inquiète soit fatalement emportée. Ce très beau roman, tout en nuances, le troisième de Cristina Comencini, nous met en présence d'êtres tourmentés qui aspirent à changer le monde, des révolutionnaires incapables de parler de leurs sentiments et dont certains deviendront des employés soucieux de leur carrière...

Cesse-t-on jamais d'appartenir à ceux qui nous ont donné naissance? L'œuvre d'Annie Ernaux s'élabore en partie à partir de cette question. Dans *L'Événement* (Fo-

lio), elle réussit à mettre en mots ce qui la hante depuis tant d'années: le souvenir d'un avortement au début des années 60. Elle capte, dans une mise en forme très physique du récit, ce qu'elle a ressenti, se rappelle la violence mais saisit aussi la nécessité de l'événement. L'écrivain poursuit sa quête du réel dans *La Vie extérieure* (Folio), cherchant des traces d'elle-même chez les autres, ceux qu'on croise dans le RER, qu'on écoute dans une salle de conférence ou qu'on reconnaît à la caisse chez Auchan. Ce sont des pages traversées d'écriture blanche, sans effet de style. Une sorte d'attente d'écrire interrogative. «*L'écriture serait-elle "acceptable" à la seule condition qu'elle soit fiction? L'écriture, comme ici, n'aggrave-t-elle pas le crime, en le justifiant par la dénégation du remords? Avec cette phrase de David Beaune, il faut choisir: ou l'écriture est hors de la morale, ou elle relève continuellement de la morale.*»

Qu'est-ce qui lie Tamara à son amant devenu impuissant? On pourrait croire que c'est faute d'avoir trouvé mieux qu'elle le rejoint régulièrement, s'abandonne à lui et consent à lui faire le récit de ses nombreuses aventures. Publié en 1972 et présenté comme le premier roman érotique finlandais, *Tamara* (10/18), d'Eeva Kilpi, présente une héroïne qui, sans être nymphomane, vit sa sexualité comme on mange pour se nourrir, sans jamais être rassasiée. Qu'est-ce qui manque, alors? La question fait tout l'intérêt du livre.



Famille d'écrivains

En matière de filiation littéraire, on a parfois tendance à mettre les auteurs dont on se réclame sur un piédestal. Parmi les textes qui figurent dans *Désirs et réalités* (Babel), Nancy Huston explique, entre autres, comment Simone de Beauvoir et Roland Barthes ont repris une dimension plus humaine dans sa vie. On y apprend aussi pourquoi l'écrivaine, Canadienne anglaise de Calgary, écrit en français. Le recueil regroupe des textes écrits entre 1978 et 1994 et permet de suivre l'élaboration d'une pensée qui soutient la création d'une œuvre marquée par la figure de la mère.

«On reconnaît une langue, une

littérature, comme parfois on reconnaît un lieu sans l'avoir auparavant jamais vu, parce qu'on a senti, instantanément, qu'il correspondait à quelque chose "en" nous — quelque chose d'essentiel.» *Gens de la Tamise* (Points essais), cet ouvrage impressionnant de Christine Jordis, a été couronné par le prix Médicis de l'essai en 1999. Il rassemble plusieurs textes parus dans les quotidiens (*Le Monde*, *La Quinzaine littéraire*) et témoigne de la passion de son auteure pour la littérature anglaise du XX^e siècle, tous pays confondus (l'Angleterre ayant colonisé une partie du monde, comme on sait). Mais parce que ce travail de lectrice rend compte d'affinités, on aurait tort de le lire comme un ouvrage scientifique, même s'il propose une structure qui lui en donne l'air. Parmi la centaine d'auteurs recensés: James Joyce, Virginia Woolf, Iris Murdoch, Salman Rushdie, Michael Ondaatje, Mavis Gallant, Jennifer Johnston. Un livre stimulant.

Y aura-t-il encore du monde pour regarder le rocher Percé s'effriter dans l'océan? C'était le 17 septembre, Serge Bouchard signalait «*Le danger d'être humain*», texte (publié dans ce quotidien) rempli de questions qui faisaient écho aux événements du 11 septembre. Pour le regard, le style et l'humanité aussi, on peut lire les histoires de *L'homme descend de l'ourse* (Boréal compact), de Serge Bouchard, pour y trouver les mots qui nous manquent, parfois.

Clin d'œil

Présenté comme la confession d'un homme en crise, *Mémoire d'éléphant* (Seuil), du Portugais Antonio Lobo Antunes, n'est peut-être pas la porte d'entrée idéale pour apprécier l'œuvre de ce grand écrivain. Son narrateur, plein de hargne pour le milieu psychiatrique où il travaille, vit sa séparation familiale comme un échec et adresse ce récit à la femme qu'il a quittée, désespéré de tout.

Il s'ennuyait de Da, sa grand-mère. C'est à partir de ce sentiment que Dany Laferrière dit avoir écrit *Le Charme des après-midi sans fin* (Petite collection Lantôt), un beau livre d'enfance chargé d'odeurs et de chaleur, une enfance protégée par les rituels de Da, cette grand-mère qu'on lui envie.

Serge Bouchard
L'homme descend de l'ourse

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

Têtes modernes

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Le livre a cette immense qualité de recréer entièrement les personnages dans la tête du lecteur. Cette faculté devient encore plus précieuse quand les personnages en question ont vécu avant l'âge de la photographie et du cinéma. Aussi, *Les Grandes Figures du monde moderne*, qui vient de paraître, en codédition à L'Harmattan et aux Presses de l'Université Laval, serait-il d'une utilité certaine pour qui conque s'intéresse à l'histoire des idées, comme à celle de l'art.

Ce superbe ouvrage de référence, recueil d'articles divers, dont la direction a été assurée par Josiane Boulad-Ayoub et François Blanchard, propose des rencontres avec les grands penseurs du monde moderne. On y voyage ainsi de Montaigne à Kant en passant par Galilée, Newton et Rembrandt. On traverse les idées qui ont façonné la Renaissance jusqu'à la Révolution française, explorant les véritables fondements de la pensée moderne.

La force du livre et son originalité tiennent en grande partie au fait qu'il propose de nombreux extraits des textes des personnages étu-

diés. Ainsi, on y trouve, et on peut visiter au cours d'une même lecture, l'extrait d'un essai de Machiavel, celui d'un roman de Rabelais, d'un poème de Goethe, ou des pensées de Pascal. Il offre donc, en même temps qu'un cours d'histoire, une sorte de minibiographie de la pensée moderne. Pour qui aime lire autant que chercher, ces extraits sont d'une valeur inestimable.

Les textes de référence, signés, outre les auteurs mentionnés plus haut, Sonia Déragon, Paul Dumouchel, Jürgen Neizmann, Benoit Mercier, et Benoit Pépin, sont aussi agrémentés de nombreuses illustrations, en noir et blanc, mais qui confèrent une humanité aux sujets traités. Un cédérom, qui accompagne le livre, donne une version couleur de ces illustrations.

Dans son avant-propos, Josiane Boulad-Ayoub explique que ce livre est une synthèse plutôt qu'une analyse, qu'il faut s'en servir comme d'un fil conducteur au travers des courants qui ont fait du monde occidental ce qu'il est aujourd'hui. On propose un «grand récit: celui des faits, des institutions sociales et politiques, des grandes figures de la pensée, de l'art, des lettres, de la science et de la technique, qui ont constitué le monde moderne.»

Synthétiques, entre autres parce qu'ils sont signés d'auteurs différents, les textes font rapidement le tour du sujet en le plaçant dans son contexte. Les auteurs ont évidemment fait des choix, ils les assument. Les textes sont d'ailleurs souvent accompagnés d'encadrés élaborant sur l'un ou l'autre thème abordé, anecdotes, illustrations d'outils de recherches scientifiques, etc.

Méditation sur les grands courants philosophiques qui ont traversé les derniers siècles, l'ouvrage permet également, et du même souffle, à l'honnête lecteur, de se replacer dans le contexte de sa trajectoire historique. Ce qui lui fait constater que l'échafaudage idéologique sur lequel il est tranquillement installé n'est que le produit de l'intelligence, faillible et imparfaite, de l'être humain, au travers des siècles. Un livre à conserver précieusement dans sa bibliothèque.

LES GRANDES FIGURES
DU MONDE MODERNE

Josiane Boulad-Ayoub
et François Blanchard
L'Harmattan/ Les Presses
de l'Université Laval
Québec/Paris, 2001, 585 pages

Le père Paul-Aimé Martin (1917-2001)

Un grand éditeur
vient de disparaître

En la personne du père Paul-Aimé Martin, le monde de l'édition a perdu cette semaine l'une des figures marquantes de son histoire. Hommage à un découvreur et à un pionnier.

JACQUES MICHON

Le père Paul-Aimé Martin, c.s.c., est entré dans la vie active au moment où tout commençait à changer dans le monde du livre et de la lecture. Les premiers éditeurs professionnels dignes de ce nom venaient de faire leur apparition au Québec; on prenait conscience de l'état déplorable de la librairie et des bibliothèques dans une province qui était, sur ce plan, au dernier rang des provinces canadiennes. Et ce n'est pas l'arrivée au pouvoir de Maurice Duplessis qui allait y changer quelque chose. Tout était à faire. Dès l'âge de vingt ans, au moment où il entrait dans les ordres, le jeune scolastique de la congrégation de Sainte-Croix décida de consacrer sa vie au livre et à la lecture. Il s'agissait d'abord de venir en aide à ses confrères et à la jeunesse de son époque qui manquait d'outils pour s'épanouir intellectuellement.

En quelques années, de 1937 à 1941, le jeune père Martin créa la revue *Mes Fiches*, participa à la fondation de l'École de bibliothécaires et fonda les éditions Fides qu'il devait diriger pendant presque quarante ans. Il est difficile de rendre compte en quelques lignes de cette longue carrière d'un homme qui fut à la fois éditeur, directeur de revue, professeur de bibliothéconomie, président de plusieurs associations professionnelles — dont l'ACBI (Association canadienne des bibliothèques d'institution) qui deviendra plus tard l'ASTED —, et administrateur et directeur général d'une grande maison d'édition qui, dans les années 1960, affichait un chiffre d'affaires de plusieurs millions de dollars. A son apogée, la maison Fides publiait cinq revues, éditait un hebdomadaire et était propriétaire d'une imprimerie et de plusieurs librairies réparties sur l'ensemble du territoire québécois et canadien.

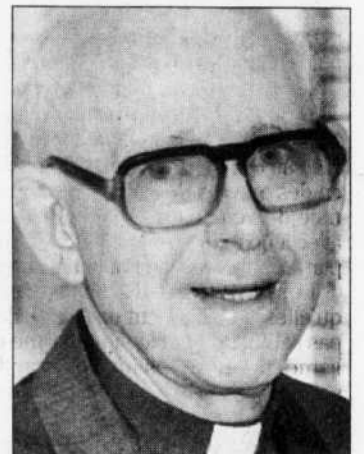
L'un des titres que le père Martin revendiquait avec le plus de fierté était sans doute celui d'éditeur. Sous sa direction, les Editions Fides prirent un essor considérable

et acquirent une réputation incontestable, notamment dans les secteurs des études religieuses, de la critique littéraire et des sciences humaines. Il devint l'éditeur des auteurs les plus connus et les plus lus de son époque. Félix Leclerc, Félix-Antoine Savard, Germaine Guèvremont, Lionel Groulx, Yves Thériault. Avec la «Collection du Nénuphar», il lança la plus prestigieuse collection de classiques québécois, appelée à jouer un rôle de premier plan dans la reconnaissance et la redécouverte de notre patrimoine littéraire dans les années 1960. Plusieurs titres de cette collection atteignent des tirages qui font encore l'envie des éditeurs.

Le père Martin sut s'entourer très tôt des directeurs de collection les plus compétents dont Luc Lacroix, Marcel Trudel, Guy Frégault, Paul Wyczyński... Il participa à la réalisation et à la mise en chantier de grands projets éditoriaux qui sont devenus des ouvrages de référence incontournables pour qui s'intéresse à l'histoire culturelle du Québec et du Canada comme le *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* et l'*Encyclopédie de la musique au Canada*. Plusieurs autres collections furent créées sous sa direction, notamment la première collection de poche («Alouette bleue») consacrée aux classiques québécois, fondée en 1960 et l'ancêtre de l'actuelle «BQ».

La vie active du père Martin ne s'arrête pas avec son départ de Fides en 1978. Il reprit du service comme éditeur au Centre biblique de l'archevêché de Montréal de 1980 à 1987, puis comme bibliothécaire du Grand Séminaire de Montréal de 1990 à 1992. Il prit finalement une retraite bien méritée en 1992, à l'âge de 75 ans. Mais il se lança aussitôt dans une autre grande aventure, la rédaction du monumental document relatant les principales étapes de sa carrière et qui devait mener à une ultime publication.

Il faudra désormais s'habituer à parler du père Martin au passé. Depuis notre première rencontre, en juin 1993, au moment où je préparais le livre qui lui a été consacré



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le père Paul-Aimé Martin

en 1998, j'avais pris l'habitude de lui rendre visite régulièrement et de faire appel à sa mémoire afin de pouvoir reconstituer les grands moments de sa vie, indissociable de l'histoire du livre et de l'édition au Québec au XX^e siècle. Je l'ai connu en cette fin de parcours, dans une période où il jetait un dernier regard rétrospectif sur l'ensemble de son œuvre, et à la fois pour en mesurer l'ampleur et pour en dégager les forces et les faiblesses. Au cours de ces années, j'ai toujours été frappé par la rigueur de sa pensée et de sa démarche, par son extraordinaire souci de l'exactitude, par sa méfiance d'une mémoire qui ne pouvait s'appuyer sur une preuve écrite. Ce qui aurait pu être interprété comme de la sévérité, de la froideur, s'accompagnait d'une grande générosité de cœur et de sentiment et d'un sens de l'humour subtil et efficace.

Le père Martin était un homme de foi et de conviction, mais aussi un bon vivant d'une grande civilité. Je garderai toujours en mémoire l'acuité de son regard, la pertinence de ses observations, la franchise de son contact, l'absence de complaisance à l'égard de soi-même et cette participation fondamentale à la proposition exprimée par Mallarmé qui «*veut, que tout, au monde, existe pour aboutir à un livre.*»

Jacques Michon enseigne la littérature à l'Université de Sherbrooke et dirige le Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle.

Des livres pour savoir

L'industrie de la mort
177 p. 12,95 \$

Sébastien ST-ONGE

UN LIVRE CHOC
SUR UN SUJET TABOU

Qui sont ceux qui dirigent cette grande industrie ?

À qui profite-t-elle ?

Qu'en est-il du rituel qui nous accompagne vers l'au-delà ?

Éditions Nota bene

Olivieri
librairie • bistro

COMMENT FAIT-ON ENTRER
UN BISTRO-TERRASSE
DANS UNE LIBRAIRIE ?
VENEZ VOIR ...

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél. : 514-739-3639
Fax : 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

TRAIT D'UNION

COLLECTION «INSTANTS NOIRS»

Des meurtres de toutes sortes,
mais aussi une bonne dose
d'humour noir.

À travers les méandres noirs de la
dérision, l'auteur tire de l'oubli
ceux que la vie a floués.

Le lancement de ces deux livres aura lieu à la librairie Gallimard le jeudi 11 octobre 2001 de 5 h à 7 h.

www.traitdunion.net



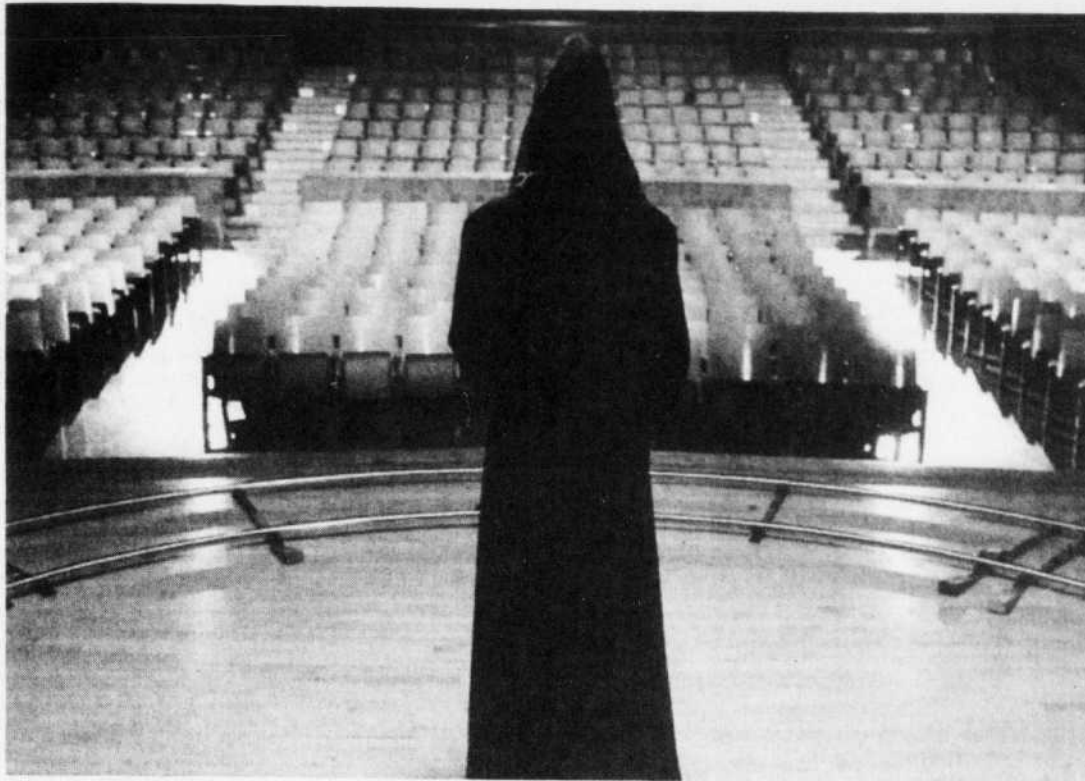
Des meurtres de toutes sortes,
mais aussi une bonne dose
d'humour noir.

À travers les méandres noirs de la
dérision, l'auteur tire de l'oubli
ceux que la vie a floués.



LE DEVOIR

DE VISU

Deux photos tirées de *Turbulent* (1998) de Shirin Neshat.

SOURCE MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

EXPOSITION

Dérégler les signes

SHIRIN NESHAT

Musée d'art contemporain
de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 13 janvier 2002BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

L'exposition des œuvres de l'artiste iranienne Shirin Neshat est l'une des plus indiquées et des plus réussies que le Musée d'art contemporain de Montréal ait jamais montées depuis qu'il s'est installé au centre-ville. Cela tient non seulement à la force des œuvres de l'artiste reconnue lors de 48^e Biennale de Venise en 1999, mais également au doigté avec lequel cette présentation troublante a été menée par la conservatrice Paulette Gagnon.

Les œuvres de Neshat ont ceci de singulier qu'elles entretiennent une sorte de mystère qui n'est pas relié à une quelconque forme d'orientalisme. À travers les images grandioses de ses films, Neshat cultive le doute. Jamais, en questionnant la place de la femme dans la société islamique — c'est la principale préoccupation de sa pratique —, ne donne-t-elle des pistes définitives pour aborder ses œuvres. Jamais les narrations écrites par Neshat ne sont-elles univoques.

Pour l'exposition — laquelle relègue l'écrit bien en deçà de ses capacités d'évocations et du trouble que ces images procurent —, six installations vidéographiques ont été retenues, ainsi que quinze œuvres photographiques grand format. Dès le seuil de l'exposition, deux images articulent ce qui suivra: rencontre entre un homme et une femme, laquelle se fera par l'absence de contact. Sur une de ces images, un homme, tournant le dos à une assemblée exclusivement faite d'autres hommes, nous regarde droit dans les yeux. À sa droite, une autre image montre une femme voilée, grave, tout habillée de noir, qui nous tourne le dos et fait face à des estrades vides.

Dans ce diptyque se jouent les grandes tensions à l'œuvre dans tout le travail de Neshat. Ces images situent les rôles que chacun peut ou doit observer. Ainsi la femme peut-elle prendre la parole dans la seule mesure où aucune assemblée ne l'écoute; ainsi l'homme, soutenu par des membres du même sexe, n'hésite pas à s'adresser à nous, directement, par le regard. Plus loin, après avoir pu regarder les images d'une autre série, le visiteur

sera-t-il pris dans une conversation entre les images, en mouvement cette fois, de l'œuvre intitulée judicieusement *Turbulent* (1998).

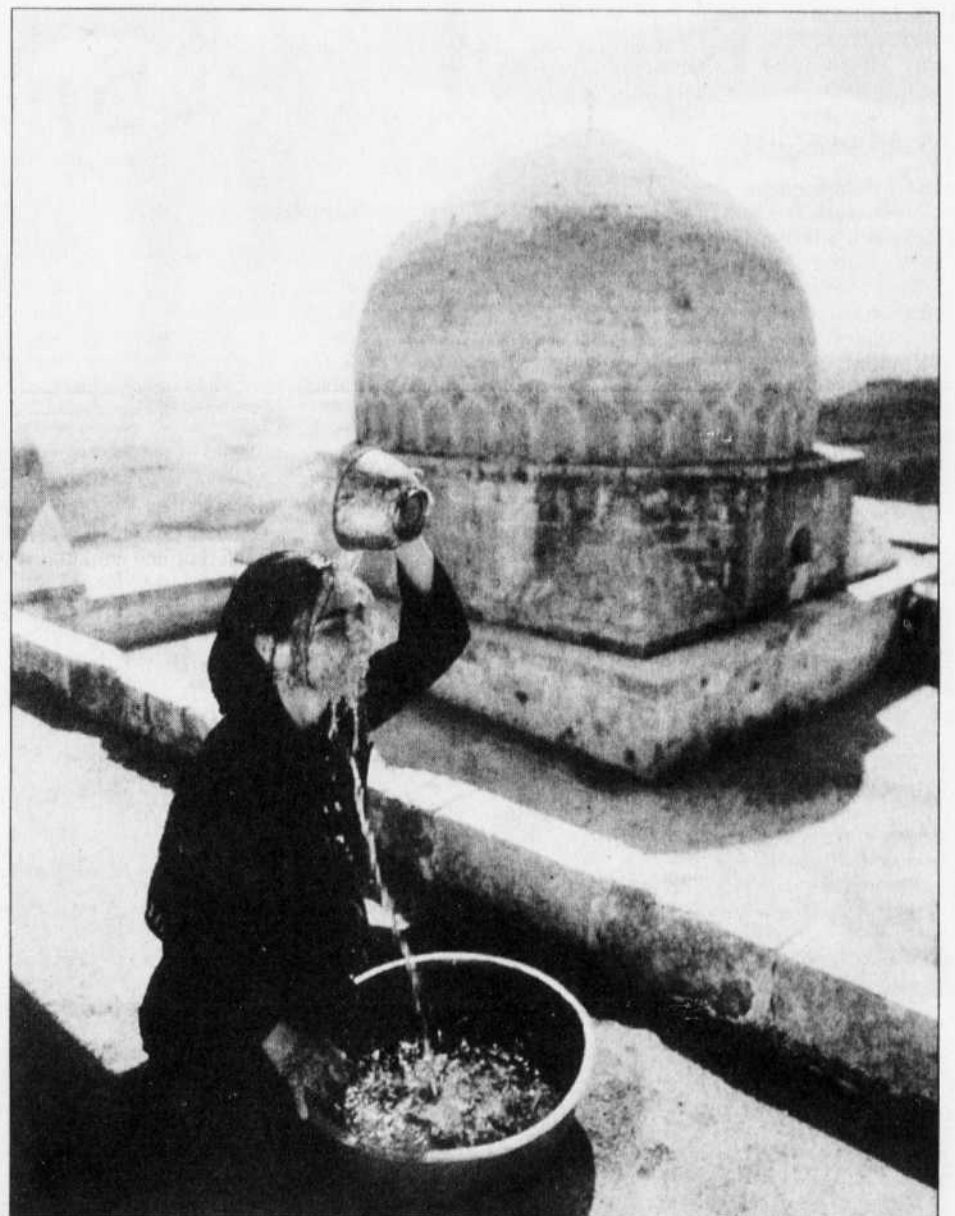
L'exposition fonctionne dans une sorte de mimétisme de ce que font les œuvres de Neshat. Ces dernières abordent de front un problème délicat, culturellement risqué. Plutôt que de revendiquer, de montrer du doigt, ces œuvres magnifiques jettent dans l'inconfort. Devant ces situations filmées à peine décrites, des rituels admirablement bien filmés et dont la clé n'est pas toujours livrée, le visiteur ne peut trancher. L'exposition présente des photographies tirées des films. Chaque fois, ces images, placées devant ou à la suite des chambres dans lesquelles sont projetées les films, permettent non pas d'expliquer les films, mais en anticipent ou en récapitulent les tensions.

Une fois que nous avons donc vu les photos tirées de *Turbulent*, les films s'offrent à nous. Sur deux écrans face à face entre lesquels nous sommes situés, des images convergent, se répondent. Sur l'un, l'homme chante, un chant traditionnel, il nous regarde, tourne le dos à son public constitué d'hommes. Sur l'autre, silencieuse, la femme, voilée attend, nous tournant aussi le dos (ainsi qu'à cet homme). Alors que l'homme récolte les applaudissements, une voix de femme s'élève, grave, ténébreuse. Alors que l'homme écoute, stupéfié, cette voix s'élève, viscérale, pénétrante, aux inflexions d'une rude beauté. La caméra se met à tourner, brisant le mode de regard que l'autre image instaure.

Chez Neshat les images se répondent, nous placent au cœur de fictions jamais totalement dénouées. Justement, elles restent au centre des tensions. En nous faisant entrer au centre de ces parenthèses filmées, l'artiste décuple le sentiment que ces œuvres résident dans l'indécidable.

On ne saura pas où se situer dans ces images chargées politiquement. Par contre, dans cette œuvre où la voix se fait tragique, comme dans les autres pièces qui suivent, le chant souffle sur les différences exacerbées par la politique et la religion, l'impression sourde affleure que la mort ne fait pas que rôder dans les parages. La vie habite la mort, s'est exilée en elle, y résonne. Devant chaque œuvre de cette exposition, le sentiment grandit. Il manque certainement à l'Occidental des clés pour pénétrer ces œuvres à caractère mystique, mais le pouvoir de chacune des installations embrasse de bien plus larges considérations. À ne rater sous aucun prétexte, l'exposition est d'une terrible actualité.

Jamais
les
narrations
écrites par
Neshat
ne sont-elles
univoques

Photo tirée de *Soliloquy* (1999).

SOURCE MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

CONCOURS S'ADRESSANT AUX
ARTISTES EN ARTS VISUELS

PRIX PIERRE-AYOT

Ce prix s'adresse aux jeunes artistes

PRIX LOUIS-COMTOIS

Ce prix s'adresse aux artistes en mi-carrière

Le formulaire d'inscription et les conditions générales du concours sont disponibles dans les maisons de la culture, au bureau de l'Association des galeries d'art contemporain (AGAC) et au Service de la culture de la Ville de Montréal.

Date limite de présentation des dossiers :
le 26 octobre avant 17 h

AGAC : (514) 861-2345 (du mercredi au vendredi, 9 h à 17 h)
Ville de Montréal - Normand Biron, commissaire à la promotion des arts et des entreprises culturelles : (514) 872-1160

www.ville.montreal.qc.ca/culture



Ville de Montréal

Œuvres récentes

Serge Clément

Parfum de lumière

Dernière journée

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H3T 2T5 514 849 1165. Ouvert du mardi au vendredi 9h 30 à 17h30 et le samedi 10h à 17h.

ALICÀ

ALLIANCE POUR LA CIRCULATION DE L'ART

8 MANŒUVRES EN QUÊTE D'UN TERRITOIRE

MANŒUVRE 6
PATRICK BEAULIEU

Samedi 13 octobre à 18 heures

LA BATTUE POINT DE DÉPART: L'ÉGLISE DE L'AVENIR

VILLAGE DE L'AVENIR, BOIS-FRANCS

Réalisation vidéographique: Hraïr Abdalian

6 OCTOBRE : CHRISTIAN BARRÉ

3
imperial

INFORMATIONS : (450) 372-7261

GALERIE BERNARD

JOSEPH-RICHARD VEILLEUX (R.C.A.)

Floge de rêves primaires

Jusqu'au 13 octobre

90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770

mardi au vendredi de 11 h à 18 h, samedi jusqu'à 20 h, samedi de 12 h à 17 h et sur rendez-vous

EVALUATION — EXPERTISE — SUCCESSION

Exposition

du 6 au 21 octobre

Sylvie Larose

Hélène Labrie

'Regard en mémoire'

'Bronzes à l'aise'

Galerie Art Québécois

186 Principale, St-Sauveur, QC (450) 227-6693

Jean Paul
LemieuxGérard
DansereauŒuvres originales
de Lemieux

Le mieux de Dansereau

Du 6 au 21 octobre

galerie d'art michel bigué

315 Principale, St-Sauveur-des-Monts, QC, (450) 227-5409

DE VISU

ARTS VISUELS

Archéologie de l'image

OMBRES
COSMOLOGIQUES

Œuvres récentes de Bill Vazan
Musée du Québec
Parc des Champs-de-Bataille,
Québec
Jusqu'au 6 janvier 2002

DAVID CANTIN

Le land art de Bill Vazan fascine dans sa recherche constante d'une structure organique qui mène au dévoilement de l'espace planétaire. Du microcosme au macrocosme universel, ces montages photographiques appréhendent une mémoire vivante de la réalité. Autour d'une trentaine d'œuvres, dont cinq montages immenses, le Musée du Québec fait état des travaux récents de l'artiste montréalais originaire de Toronto. Un quête profonde qui passe par le Québec et l'Égypte afin de retrouver l'énergie créatrice d'une civilisation durable.

La réputation de Vazan n'est plus à faire. Depuis une vingtaine d'années, il ne cesse d'élargir les horizons d'une approche fortement conceptuelle dans le domaine du land art. L'exposition *Ombres cosmologiques* rassemble des œuvres réalisées au Québec et en Égypte en 2000 et 2001. Le résultat impressionne tant par le souci du détail que par un rendu technique irréprochable. Son *Cobra Stand for a Parallel World* (2001) laisse entrevoir une forme dépouillée qui renvoie autant aux contours du serpent qu'au principe ultime de vie. Le reflet du sable et des pierres témoigne du coup des fondements premiers de l'existence humaine. Un monument de précision et de sensibilité. Un lieu, un espace, un temps, une naissance qui en viendront à se rejoindre dans une image hautement symbolique.

Ce parcours, tel un écho aux théories de la physique contemporaine, suscite une prise de conscience du rôle de l'homme à l'intérieur des lois inébranlables du cosmos. Le regard de Vazan rassemble les principaux éléments de l'acte créateur dans une histoire expansive de l'univers mobile. *Singularités* (2000), *Ovale* (2000) ou *Membrane* (2000) deviennent ainsi les schémas d'une équation possible du monde. Le détail est vu tel un miroir qui suit la cohérence d'un ensemble donné. Le mouvement de ces paysages en vient à traduire les structures concentriques d'une forme en gestation.

Ce processus de création suscite un ordre, une logique, mais surtout une intuition passionnante de l'environnement cosmique. Du Québec à l'Égypte, ces territoires sont des métaphores subtiles où la pensée scientifique coexiste avec une imagination débridée. Derrière ces montages photographiques, Vazan calcule avec un immense souci de précision. Toutefois, le résultat échappe à une certaine froideur prévisible. Dans *Smaller World* (2000), le chemin menant au sommet du cap Trinité dévoile les racines d'un arbre qui se rattache au sol poreux. Même si le cadrage

étonne par son souci de perfection, une transparence énigmatique s'empare de l'image. L'enjeu poétique fonctionne et creuse sans cesse une fragile résonance. Il y a aussi beaucoup de rapprochements à faire entre les espaces québécois et égyptiens. D'abord, on semble découvrir deux images qui s'opposent. Par contre, la recherche minutieuse de Vazan a toujours pour intention première de créer une symbiose terrestre. Dans un pareil écart, il est encore possible de comprendre la signification réelle du monde.

Alors que les caractères arabes de *Grille* (2000) renvoient à une forme de connaissance ancestrale, le *Still Stands* (2000) permet de surprendre une œuvre de land art réalisée sur la Côte-Nord. Chez Vazan, il faut surtout s'arrêter pour s'apercevoir que le détail cache souvent une autre facette du lieu connu. Le *Scorpion at Base of Mount Sinai* (2001) fascine dans sa façon de mêler les cailloux à la forme construite. Ce scorpion de pierre semble émerger de la terre comme un symbole perdu dans le temps. L'artiste montréalais interroge l'apparition soudaine comme une émergence discrète de l'imprévu. Le lieu prend alors un tout autre sens. L'exposition *Ombres cosmologiques* révèle une sorte de magie des zones perdues de l'univers. Les correspondances sont nombreuses, et l'espace, idéal pour un tel déploiement photographique. Une approche où le réalisme s'ouvre à l'étendue désertique comme un espace de redéfinition du cosmos. Un travail inspiré qui ébranle nos certitudes.

Un sondage à paraître sous peu révèle l'importance de la nature en ville (arbres et boisés) pour la quasi-totalité des citoyens ontariens interrogés.

CHARLES-ANTOINE
ROUYER

Toronto — La société Environics va bientôt publier les résultats d'un sondage sur l'attitude des citoyens ontariens à l'égard des arbres et des boisés, en ville et à la campagne. Ce sondage devrait retenir l'attention des politiques et des responsables de l'aménagement du territoire car il montre que 88 % des citoyens interrogés utilisent les parcs en ville (boisés et zones naturelles). Par contre, un quart des citoyens interrogés (25 %) affirment ne jamais quitter la ville pour se rendre à la campagne. Le manque de temps est la principale raison invoquée, suivie du manque d'intérêt ou de l'absence de moyens de transport.

À l'inverse, la grande majorité des citoyens interrogés vont se promener dans une zone boisée ou naturelle située en ville au moins une fois par mois (68 %) et à l'occasion (20 %). La principale activité dans ces lieux serait la marche (64 %, en ville), celle-ci l'emportant dans une large mesure sur les jeux avec les enfants (6 %) ou la bicyclette (5 %).

Plus généralement, 98 % des personnes interrogées reconnaissent l'importance des arbres et

Le rat des villes
et le rat des champs

URBANISME

boisés en ville, le rôle déterminant que jouent des arbres sains pour la santé humaine (87 %), alors que la qualité de l'air ressort comme la principale préoccupation communautaire (33 % des personnes interrogées), loin devant la qualité de l'eau (17 %).

Ce sondage devrait donc s'avérer fort précieux pour les designers urbains, d'une part les politiques responsables des politiques publiques (et du vote des budgets), d'autre part les urbanistes, paysagistes, architectes et autres designers. Mieux connaître les goûts des usagers n'est-il pas à la base de tout design réussi?

Le sondage intitulé *Attitudes of Urban Residents toward Urban Forests and Woodlands Issues* a été réalisé pour le compte du ministère ontarien de l'Environnement, de la Fédération of Ontario Naturalists (FON, ou Fédération des naturalistes ontariens), de l'Ontario Stewardship et de la municipalité régionale de York, autour de Toronto. Il a été mené entre le 9 et le 16 mai 2001 auprès de 606

personnes. Il comporte une marge d'erreur de plus ou moins 4 %, 19 fois sur 20. Tous les types de villes étaient représentés parmi les personnes sondées: petite, moyenne, grande (centre-ville et banlieue de Toronto).

La publication du sondage, d'abord prévue pour le 20 septembre, a été reportée au début du mois d'octobre.

Ce sondage traduit les préoccupations d'un Canada qui s'urbanise de plus en plus, selon James Faught, le directeur général de la FON. Il souligne particulièrement le chiffre de 25 % de citoyens qui ne sortent jamais de la ville pour avoir un contact avec la nature. Toutefois, ces chiffres n'émeuvent guère Michael Hough, paysagiste torontois fort connu pour ses écrits sur la nature en ville. «Cela ne m'inquiète guère que les gens n'aillent pas beaucoup vers la nature à la campagne s'ils ont l'occasion de la faire en ville.»

Les citoyens veulent-ils vraiment que la nature vienne à eux en ville plutôt qu'à l'inverse? Selon Andy Keeney, professeur en foresterie urbaine à l'Université de Toronto et coordinateur du programme sur les boisés du Sud ontarien de la FON, «c'est seulement une hypothèse,

d'après ce sondage, [mais] les gens ne veulent pas vivre dans une jungle de béton, ils souhaitent pouvoir au moins s'évader dans un parc au coin de la rue s'ils vivent dans un immeuble ou marcher dans une rue bordée d'arbres pour aller à leur travail ou attendre l'autobus.»

Il souligne l'importance du rôle écologique et esthétique des arbres, rôle qui ressort du sondage: «Les gens s'intéressent à la forêt urbaine car ils sont conscients qu'elle prodigue de nombreux bienfaits.» Il ajoute que la recherche se concentre aujourd'hui sur la notion de densité foliée. «La feuille est véritablement l'élément qui joue un rôle crucial. Un arbre arrivé à maturité jouera donc un rôle bien plus important qu'un jeune arbre. [...] Il faut surtout protéger les racines lors des travaux en ville et fournir aux arbres l'espace suffisant pour croître. [...] L'infrastructure verte ne devrait pas être un parent pauvre mais être traitée sur un pied d'égalité avec les autres infrastructures [celles des lignes téléphoniques ou câblées, des conduites d'eau, de gaz, d'égout], conclut-il.

Renseignements: FON, ☎ (416) 444-8419, poste 226, ou www.ontarionature.org.

LE VIDE DE L'ESPACE EST UN PARADOXE

Exposition collective de sculptures, peintures et installations de neuf artistes montréalais

GILLES BISSONNET, PIERRE CRÉPÔ,
NATHALIE DION, CLAUDE-PAUL
GAUTHIER, DIANE GIGUIÈRE, MICHEL
GUILBEAULT, CLAUDE LAMARCHE, ARMAND
VAILLANCOURT ET FLORENT VEILLEUX.

Jusqu'au 28 octobre 2001
Entrée libre
L'Espace Vide
3207, rue Sainte-Catherine Est

Exposition présentée en collaboration avec
la maison de la culture Maisonneuve

Renseignements : (514) 872-2200 ou (514) 220-5680
www.ville.montreal.qc.ca/maisons



Ville de Montréal

VOTRE RÉSEAU
DES MAISONS
DE LA CULTURE
20 ANS
DE VIE
CULTURELLE

À la découverte du
PARADIS
LE PACIFIQUE SUD AVEC COOK ET BOUGAINVILLE

DERNIER WEEK-END

Musée Fort
STEWART au Fort
Île Sainte-Hélène

Métro Île Sainte-Hélène

Ouvert tous les jours - 10h à 18h Info : (514) 861-6701

Québec

www.stewart-museum.org

VERNISSAGE

LE DIMANCHE 7 OCTOBRE
Jusqu'au 2 novembre

Suzanne Chabot
Jacques Ste-Marie



GALERIE
LINDA VERGE

1019, AVENUE DES Érables
QUÉBEC (418) 525-8393

Guy de Grosbois
LIBRAIRE

LIVRES
ANCIENS et
MODERNES

arts de la scène
beaux-arts
décoration
gastronomie
histoire
littérature
photographie
relure d'art

ACHAT
VENTE

1224, avenue Bernard
Outremont (Québec)
H2V 1V6
Téléphones: 514-490-0170

A VALCOURT

Le dimanche 7 octobre 2001
à 14 heures
venez célébrer avec nous
le Prix du Québec
Paul-Émile-Borduas 2000
attribué à Jacques Hurtubise

Hurtubise sans réserve
Commissaire invité : Cozic

Lancement du catalogue

L'exposition se poursuit
jusqu'au 6 janvier 2002



Centre culturel Yvonne L. Bombardier

1002, avenue J. A. Bombardier
Valcourt, Québec J0E 2L0
(450) 532-3033 ccyblb.ca

Ouvert du mardi au dimanche
de 10 h à midi et de 14 h à 17 h
montréal, québec et valcourt

Shirin
Neshat

Du 29 septembre 2001 au 13 janvier 2002

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal (Québec) H2X 3X5
Renseignements : (514) 847-6226 Métro Place-des-Arts
www.macm.org

le MOIS de la PHOTO
À MONTRÉAL, septembre 2001

L'exposition s'inscrit dans le cadre des activités du
Mois de la Photo à Montréal 2001.